

N° 4—6 I—II

AVRIL—JUIN

1938

---

BULLETIN INTERNATIONAL  
DE L'ACADÉMIE POLONAISE  
DES SCIENCES ET DES LETTRES

CLASSE DE PHILOGIE  
CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE

CRACOVIE  
IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ  
1938

<http://rcin.org.pl>

Publié par l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres sous la direction de M. S. Mikucki directeur de la Chancellerie de l'Académie

Nakładem Polskiej Akademii Umiejętności.  
Drukarnia Uniwersytetu Jagiell. w Krakowie pod zarządem J. Filipowskiego.

**BULLETIN INTERNATIONAL  
DE L'ACADÉMIE POLONAISE DES SCIENCES  
ET DES LETTRES**

**I. CLASSE DE PHILOGIE  
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE**

**N° 4—6**

**Avril—Juin**

**1938**

**SÉANCES**

**I. Classe de philologie**

- 11 avril. SCHNAYDER J.: De Heraclidis descriptione urbium Graeciae.  
CIESIELSKA-BORKOWSKA ST.: Le mysticisme espagnol et son infiltration en Pologne.
- 9 mai. KLEMENSIEWICZ Z.: Les fonctions syntactiques plus particulières du mot »co« dans les dialectes populaires.
- 17 juin. DYBOSKI R.: Matthew Arnold et l'intellectualisme anglais.  
KAMYKOWSKI L.: Gaspard Twardowski (étude sur l'époque du baroque).

**Commission pour l'étude de l'histoire de l'art en Pologne**

- 13 mai. GĘBAROWICZ M.: Vitruve au XV<sup>e</sup> siècle en Pologne.
- 19 mai. GUMOWSKI M.: Trois séries de portraits de Jagellons.  
BOCHNAK A.: Une médaille projetée par Michel Stachowicz.
- 2 juin. MICHAŁOWSKI K.: Tell Edfu 1938 (résultats de la seconde expédition franco-polonaise).

**Commission pour l'étude des langues orientales**

- 7 juin. KOWALSKI T.: Les mots kiptchaks dans la langue des Arméniens polonais.

**Commission pour l'étude de l'histoire littéraire en Pologne**

- 16 mai. HARASSEK S.: L'oeuvre littéraire selon la conception d'Ingarden.

## II. Classe d'histoire et de philosophie

- 25 avril. SKIBIŃSKI M.: La grande Diète de Varsovie, convoquée en 1661.  
 MIKUCKI S.: La création de notaires publics impériaux dans les diocèses de Cracovie et de Lwów au XV<sup>e</sup> siècle.
- 16 mai. ZARĘBSKI I.: Les relations d'Enée Sylvius Piccolomini avec la Pologne et les Polonais.
- 17 juin. SILNICKI T.: Les origines de l'Eglise polonaise en Silésie.

### Commission pour l'étude de l'histoire de l'instruction et de l'enseignement en Pologne

- 29 avril. HULEWICZ J.: La lutte des femmes au XIX<sup>e</sup> siècle en Pologne pour atteindre une instruction supérieure.
- BARYCZ H.: Plan des publications de sources pour servir à l'étude de l'histoire de l'Université des Jagellons.

### Commission d'anthropologie et de préhistoire

- 4 mai. SULIMIRSKI T.: La période thraco-cimmérienne en Petite-Pologne Orientale.
- NOSEK S.: La culture des tombes à caisse et des sépultures sous cloche dans le Sud-Ouest de la Petite-Pologne.
- 25 mai. KOSTRZEWSKI J.: Les rapports entre la phase la plus récente de la culture lusacienne et la culture des tombes à fosse de la période tardive de La Tène.

### Commission ethnographique

- 25 mai. DOBROWOLSKI K.: Recherches sur les groupements ethnographiques dans les Carpathes occidentales.
- CHEŃNIK A.: Les anciens tireurs de la région des Kourps.
- SZEMBEEK-SZEPTYCKA J.: Contributions à l'étude de l'ethnographie du district de Jaworów. I-ère partie. (L'ornementation).
- 30 juin. STOPA R.: Etudes sur la culture des Boschimans.
- SEWERYN T.: Renseignements jusqu'ici inconnus sur la teinturerie populaire dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.
- DOBROWOLSKI K.: Contributions à l'étude des influences balkano-roumaines sur la culture populaire dans les Carpathes occidentales.

## SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE DE L'ACADÉMIE POLO- NAISE DES SCIENCES ET DES LETTRES

La séance publique annuelle de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres eut lieu le 18 juin 1938, en présence du Professeur Dr. Jerzy Alexandrowicz, sous-secrétaire d'Etat au Ministère des Cultes et de l'Instruction Publique, qui représentait M<sup>r</sup> le Ministre des Cultes et de l'Instruction Publique.

La séance fut ouverte par le Président de l'Académie des Sciences et des Lettres qui caractérisa la situation et les travaux de cette institution, puis le Secrétaire Général présenta le compte rendu de l'activité déployée par l'Académie l'année 1937/8. Il nomma ensuite les membres nouvellement élus, ainsi que les personnes auxquelles furent décernés des prix.

Le prix de 10.000 zł., fondé par les époux Erasme et Anne Jerzmanowski, échut au professeur dr. Aleksander Brückner pour l'ensemble de ses travaux du domaine de l'humanisme.

Le prix de 1.000 zł., fondé par Probus Barczewski et destiné à l'auteur du meilleur ouvrage historique paru en 1937, fut attribué au professeur Marian Kukiel, en qualité d'auteur de l'ouvrage intitulé: *Wojna 1812 r.* («La campagne de 1812»).

Le prix fondé par Feliks Jasiński fut décerné à M<sup>r</sup> Władysław Zakrzewski, en qualité d'auteur de la série de gravures sur bois, intitulée: *Śląsk* («La Silésie»).

Furent élus membres de l'Académie:

### I. Classe de philologie

#### a) Membres titulaires:

1) le dr. Ludwik Bernacki, directeur de l'Institut Ossoliński à Lwów;

2) le dr. Jerzy Kuryłowicz, professeur de philologie indo-européenne à l'Université de Lwów;

3) Kazimierz Moszyński, professeur d'ethnologie et d'ethnographie slave à l'Université de Wilno.

b) Membres correspondants:

1) le dr. Karol Badecki, privat-docent d'histoire de la littérature polonaise à l'Université de Lwów;

2) le dr. Mieczysław Gębarowicz, professeur d'histoire de l'art à l'Université de Lwów;

3) Stanisław Szober, professeur de philologie indo-européenne à l'Université de Varsovie;

4) le dr. Waclaw Lednicki, professeur d'histoire de la littérature russe à l'Université de Cracovie.

## II. Classe d'histoire et de philosophie

a) Membres titulaires:

1) le dr. Stanisław Kętrzyński, professeur d'histoire médiévale de la Pologne et de sciences auxiliaires d'histoire à l'Université de Varsovie;

2) le dr. Juliusz Makarewicz, professeur de droit pénal à l'Université de Lwów;

3) le dr. Roman Rybarski, professeur de sciences financières à l'Université de Varsovie;

b) Membres correspondants:

1) le dr. Waclaw Komarnicki, professeur de droit public et de sciences de l'Etat à l'Université de Wilno;

2) le dr. Henryk Łowmiański, professeur d'histoire de l'Europe orientale à l'Université de Wilno;

3) le dr. Adam Vetulani, professeur de droit canonique à l'Université de Cracovie;

4) le dr. Eugeniusz Waśkowski, professeur de droit civil à l'Université de Wilno.

## III. Classe des sciences mathématiques et naturelles

Membre titulaire:

le dr. Seweryn Krzemieniewski, professeur d'anatomie et de physiologie des plantes à l'Université de Lwów.

#### IV. Classe de Médecine

##### Membres correspondants:

- 1) le dr. Aleksander Januszkiewicz, professeur de médecine interne à l'Université de Wilno;
- 2) le dr. Witold Kapuściński, professeur d'oculistique à l'Université de Poznań;
- 3) le dr. Waclaw Moraczewski, professeur de pharmacologie à l'Université de Lwów;
- 4) le dr. Jan Szmurło, professeur d'oto-laryngologie à l'Université de Wilno;
- 5) le dr. Władysław Szumowski, professeur d'histoire et de philosophie de la médecine à l'Université de Cracovie.

M. le Président de la République Polonaise a approuvé l'élection des savants étrangers suivants, élus membres de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres:

#### Classe d'histoire et de philosophie

##### Membre titulaire étranger:

Harold Temperley, professeur d'histoire moderne à l'Université de Cambridge.

##### Membres correspondants étrangers:

- 1) Abbé Pierre David, professeur de littérature française à l'Université des Jagellons à Cracovie;
- 2) le dr. Adrian Divéky, professeur d'histoire à l'Université de Budapest.

#### Classe de Médecine

##### Membres titulaires étrangers:

- 1) Harvey Cushing, professeur à l'Université de Yale;
- 2) Albert Szent-Györgi, professeur de chimie médicale à l'Université de Szeged.

Avant la clôture de la séance, le professeur Seweryn Krzemieniewski fit une conférence sur «Les manifestations de la sensibilité des plantes, à la lumière de récentes recherches».

## Résumés

11. CIESIELSKA BORKOWSKA ST.: **Mistycyzm hiszpański i jego infiltracja w Polsce. (*Le mysticisme espagnol et son infiltration en Pologne*)**. Séance du 11 avril 1938

Le mysticisme, une des notes les plus caractéristiques du génie espagnol s'est révélé de la manière la plus intense au XVI<sup>e</sup> s., s'est rendu célèbre par quelques personnages éminents pour décroître presque subitement après 150 années d'une activité rayonnante. Il a pourtant laissé »une poussière des saints«, d'importantes traces dans la littérature et dans la vie. Les Espagnols eux-mêmes le considèrent comme une manifestation le plus *castizo*, le plus essentiellement nationale.

Les valeurs formelles et artistiques du mysticisme espagnol contribuèrent à sa diffusion à travers tous les pays, évoquèrent la traduction des oeuvres mystiques dans presque toutes les langues du monde. Ce qui concerne aussi la Pologne.

Déjà à la fin du XVI<sup>e</sup> s. malgré une réception assez faible des influences espagnoles en comparaison à celle d'Italie, de France, de l'Allemagne paraît en Pologne un nombre assez considérable de traductions du domaine de la mystique espagnole. Ces traductions sont publiées et republiées, se multiplient au XVII<sup>e</sup> s. pour former enfin une position assez importante dans notre bibliographie.

Pour examiner ce fait et en tirer des conclusions il a fallu d'abord rappeler les relations entre la Pologne et l'Espagne jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle. D'autre côté, ayant passé en revue les travaux dans toutes les langues visant à donner la synthèse du mysticisme espagnol on a tâché de montrer sa riche complexité sur la base directe des oeuvres mystiques. On a étudié la philosophie, l'acti-

tivité reformatrice et l'expansion artistique de ses représentants dans les spécimens les plus notables. En passant à la Pologne on a caractérisé l'époque dans laquelle commence la propagande des traductions mystiques, une période où les livres de piété abondent ce qui favorise l'infiltration du mysticisme.

Après avoir présenté les auteurs des traductions, le milieu dont ils sortent, leur rôle, on a donné des fragments des différentes traductions et on les a comparés avec le texte espagnol ou italien en observant leur méthode, leur style, leur langue pour juger leur valeur.

I. Une histoire complète du mysticisme espagnol n'existe pas. Celui qui l'a tentée le premier a été en 1867 Pierre Rousset dans *Les mystiques espagnols* (2 vol.). L'oeuvre a été rudement critiquée surtout par le grand érudit espagnol Marcelino Menéndez y Pelayo. Ce dernier a tracé en 1884 le plan d'une future histoire du mysticisme espagnol, mais il n'est pas parvenu à exécuter ce plan lui-même. Deux difficultés s'imposent à une étude complète de ce sujet: celle de classification (discernement entre ascétique et mystique) et l'insuffisance des matériaux. Derrière les grands mystiques il y avait une foule anonyme et les bibliothèques des couvents ainsi que les collections privées cachent encore beaucoup d'écrits mystiques oubliés ou ignorés.

Les travaux de M. E. Allison Peers (1924 et 1927), de M. Pedro Sáinz Rodriguez (1925), de M. L. Pfandl, de M. Johan Brouwer (1931), et beaucoup d'autres qui ont partiellement étudié le problème, ne l'ont pas encore traité assez largement dans son ensemble. L'état présent des recherches suffit pourtant à nos desseins, car en Pologne s'infiltrèrent les noms et les oeuvres représentatifs et les plus connus.

II. Pour orienter dans les différents aspects du mysticisme espagnol on a choisi quelques personnalités éminentes et on les a soumis à une observation attentive par rapport à leur milieu et au moment historique. On a fait ressortir les conditions favorables à l'épanouissement du mysticisme dans l'époque de Philippe II, et ses côtés négatifs.

Après avoir tracé le cadre général on a présenté en grandes lignes la doctrine de Saint Ignace de Loyola dont le mérite vis-à-vis le mysticisme a été de créer la méthode qui mène à la

perfection: l'union de la prière avec la méditation. Ensuite on a abordé l'oeuvre du père du mysticisme espagnol Francisco de Osuna et des représentants de l'esprit franciscain, San Pedro de Alcántara en particulier, ensuite les traits caractéristiques de l'apostolat de Juan de Avila. On a souligné l'activité étonnante du prédécesseur le plus populaire de sainte Thérèse Fray Luis de Granada, savant, érudit, prédicateur et philosophe, pour atteindre les sommets de la mystique: sainte Thérèse et saint Jean de la Croix. Ce tableau a été complété par une brève analyse des mérites du maître du style Fray Luis de Léon, du métaphysicien de l'amour divin Malón de Chaide et du platonicien Juan de los Angeles. Les mystiques espagnols ont traité surtout d'une manière originale l'idée de l'amour divin (*amor divino*) et l'oraison (*oracion*). L'amour divin résume toute la vie intérieure espagnole du XVI<sup>e</sup> s. L'oraison comprend plusieurs degrés que l'âme doit gravir dans sa voie vers Dieu.

Le mysticisme espagnol est expérimental mais en même temps ennemi de toute affectation, ainsi que de l'anthropomorphisme du culte. Il est essentiellement psychologique: sainte Thérèse et saint Jean de la Croix ont fait une large part de l'introspection. Ils ont souligné l'importance de connaître soi-même pour se perfectionner. Leur affirmation de la volonté humaine conduit à l'activisme. Le mystique est sujet actif de la contemplation et réformateur de la vie extérieure. Il est aussi humaniste dévot, soucieux d'une forme parfaite de sa langue et de son style.

III. Le mysticisme espagnol a pénétré avant tout en Italie. Par l'intermédiaire des traductions italiennes dont la première est le *Trattato de la Oratione e Meditatione* de Louis de Grenade, Venise 1556, il s'est infiltré en Pologne. C'est *Przewodnik grzesznych Ludzi* de Louis de Grenade, traduit par Stanislas Warszewicki et publié à Cracovie en 1567 qui marque le commencement de la connaissance des mystiques espagnols en Pologne. Pour le fond historique, politique et religieux du XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècle polonais on a recouru aux recherches de St. Tarnowski, C. Morawski, Brückner, Windakiewicz, Kot, St. Łempicki, J. Krzyżanowski, enfin à la publication du 400-ème anniversaire de Kochanowski *Kultura staropolska*.

On a dû constater une double couche de culture à la fin du XVI<sup>e</sup> s. en Pologne: la Renaissance et le retour aux traditions

du Moyen-Age voire une renaissance religieuse au XVII<sup>e</sup> s., l'humanisme catholique, arme puissante de la Contre-réforme et des jésuites qui étaient ses hérauts les plus zélés. Il existait en Pologne en ce temps-là une abondante littérature ascétique et mystique, des traductions et des oeuvres originales. Les auteurs les plus renommés sont Nicolas Łęczycki et Kasper Druzbicki.

IV. En ce qui concerne les mystiques espagnols on a premièrement et surtout traduit Louis de Grenade, *Guia de peccadores* d'après deux différentes rédactions. Quant à ses autres oeuvres on les traduisait en fragments pourvus de titres arbitraires. On traduisait aussi des livres de prière compilés de ses oeuvres en Italie. Entre 1567 et 1894 il y a 22 traductions de Grenade y compris les réimpressions.

L'époque du culte le plus intense de sainte Thérèse en Pologne est le XVII<sup>e</sup> s. Entre 1608 et 1769 sous la protection et le patronnage de la famille Lubomirski, des jésuites et des carmes déchaussés on publie le plus grand nombre de travaux liés à son culte: traductions, biographies, sermons, oraisons, poésies dédiées à la grande Mystique. La première édition complète polonaise de ses oeuvres date de 1664/5.

Quant à saint Jean de la Croix c'est au premier carme déchaussé polonais Andrzej Brzechwa que toute la chrétienté doit la plus ancienne traduction latine de toutes les oeuvres du saint (*Opera mystica F. Joannis a Cruce, Coloniae Agr. 1639*), dont dérivent toutes les traductions polonaises du XVII<sup>e</sup> et plusieurs du XVIII<sup>e</sup> s. restées en manuscrits. Au XX<sup>e</sup> s. de nos temps s'est renouvelé en Pologne l'intérêt pour saint Jean de la Croix: la traduction de toutes ses oeuvres d'après les éditions critiques espagnoles est en train de réalisation.

Le père de la mystique espagnole François de Osuna est entré dans la littérature religieuse polonaise au XX<sup>e</sup> s. grâce à la traduction du P. Zygmunt Łaniewski qui s'est servi d'une traduction française.

V. La méthode de traduction dans la phase la plus ancienne de l'infiltration était tout autre qu'aujourd'hui. On remaniait pour la plupart le texte étranger au lieu de traduire. Une traduction du domaine du mysticisme espagnol procurait des difficultés spéciales: les subtilités de la pensée ainsi que celles de forme, de langue et de style. La prose polonaise du XVI<sup>e</sup>

et du XVII<sup>e</sup> s. était imparfaite en comparaison à la prose espagnole de tels maîtres du style que les mystiques. Nos traducteurs n'en pensent pas: ils n'ont en vue que le but édifiant, religieux, excepté le P. Antonin z Przemysła confesseur et ami du poète M. Sęp Szarzynski, et André Brzechwa qui ajoute un commentaire à sa traduction latine de saint Jean de la Croix.

#### VI. Synthèse.

1. Les traductions des mystiques espagnols dans notre littérature sont avant tout l'expression de la tendance à enrichir la vie religieuse par des modèles de haute valeur. En même temps c'est l'introduction de nouveaux éléments qui correspondent à l'atmosphère de l'époque.

2. Le XVI<sup>e</sup> s. polonais marque dans son dernier quart le retour au Moyen-Age ce qui caractérise aussi le mysticisme espagnol et facilite son infiltration en Pologne.

3. Cette dernière commence dans l'époque de la Contre-réforme dont le but est de consolider le monde catholique. Le zèle religieux du roi Sigismond III, de Skarga, des jésuites devient le *spiritus movens* du mouvement dévot. L'idéal éthique est alors à l'apogée. Une des preuves est l'abondance de littérature théologique dont on vante l'envolée et le style.

4. Ce jugement ne se laisse pas appliquer aux anciennes traductions polonaises de mystiques espagnols sauf quelques exceptions. Les difficultés de pensée et de forme dépassaient les forces des traducteurs.

5. Le but de ces traductions n'était pas artistique. Les mystiques espagnols avaient aussi en vue avant tout édifier leurs lecteurs, élever leur âme vers Dieu. Mais ils étaient en même temps artistes, stylistes éminents. Nos traducteurs donnent certaines émotions religieuses mais dans une forme inhabile, insuffisante pour la plupart. Leur rapport au modèle n'était pas celui de Kochanowski aux Psaumes, de Górnicki à Castiglione.

6. La transmission indirecte de la mystique espagnole prédomine jusque à la fin du XIX<sup>e</sup> s.

7. Cette mystique s'infiltré en Pologne avant tout par l'Italie. L'influence de l'italianisation dans les traductions polonaises n'a pas été facile à vérifier. Les traductions italiennes sont dispersées à travers toutes les bibliothèques en Italie. Dans les cas où on a pu les contrôler on a constaté qu'elles sont fidèles à l'original.

8. Le centre culturel polonais dans la phase initiale de l'infiltration était Kraków. On y publie le plus grand nombre des traductions de mystiques espagnols.

9. Les traducteurs sont liés à la cour royale, aux courants religieux contemporains ou aux nouveaux couvents propageant la Contre-réforme: les jésuites et le Carmel déchaussé.

10. Les premières manifestations de la mystique espagnole sont donc en Pologne un phénomène social, moral, religieux, national.

11. Les traductions des mystiques espagnols introduisent pourtant aussi les éléments du baroque en Pologne. La poésie n'en est pas l'unique domaine. Il serait curieux d'étudier l'art du XVII<sup>e</sup> s. pour le constater.

12. Le baroque littéraire a été introduit dans la poésie lyrique religieuse par Sebastian Grabowiecki et Mikołaj Sęp Szarzyński.

Le prof. Chrzanowski désigne comme sommets de poésie lyrique avant Mickiewicz les sonnets et les chants de Szarzyński pour le XVII<sup>e</sup> s., la première strophe de *Bóg się rodzi* de Karpiński pour le XVIII<sup>e</sup> s. Au XIX<sup>e</sup> s. *Ułamek naśladowany z Głosy św. Teresy* de Krasiński présente aussi une expression puissante du lyrisme. Et justement dans ces trois cas ce sont les motifs espagnols qui ont contribué et servi à la construction artistique. Aux recherches de Porębowicz, de St. Dobrzycki, de Sinko, de Julien Krzyżanowski nous avons ajouté quelques détails. Il reste cependant à explorer le vaste domaine de la poésie espagnole dans laquelle l'influence du mysticisme indigène a été très forte, la poésie espagnole qui, d'après l'opinion de Porębowicz, n'a certainement pas été complètement ignorée en Pologne au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècle.

---

12. DOBROWOLSKI K.: **Badania nad ugrupowaniami etnograficznymi w Karpatach Zachodnich. (Recherches sur les groupements ethnographiques des Carpathes Occidentales)**. Séance du 25 mai 1938

Introduction. Le but du travail est d'expliquer le mécanisme de la formation des territoires et des groupes ethnographiques d'après la population montagnarde polonaise. Le travail s'appuie sur un matériel historique (on a compris ici les anciennes

descriptions ethnographiques), comparatif et sur de vastes recherches opérées par l'auteur dans le terrain, au cours de longues années. La principale attitude méthodique de l'auteur tend à : saisir les facteurs qui donnent une forme aux faits culturels, à observer l'origine, l'essence et le développement continu des faits étudiés, à relier ces faits à la totalité des autres phénomènes qui en dépendent réciproquement. L'auteur définit cette attitude comme génético-intégrale.

Dans la première partie l'auteur s'efforce d'expliquer l'origine des différences des cinq principaux territoires ethnographiques des Carpathes septentrionales: houtzoul, boïkovie, lem-kovie, polonais et slovaco-morave. Selon l'auteur la cause principale de ces différences était le manque d'uniformité ethnique des vagues agricoles qui allaient vers les Carpathes, lié au manque d'uniformité de l'intensité de la poussée de ces vagues sur les divers groupes de montagnes. Ces vagues agricoles se croisèrent avec la vague pastorale dite de Valachie, dans sa phase la plus tardive d'origine roumouno-balkanique. Le manque d'uniformité de la poussée des vagues agricoles restait en relation étroite avec les différences de physiographie. Les vagues agricoles occupèrent les fonds des vallées situées plus bas, les vallons et les pentes douces, tandis que les vagues pastorales occupèrent avant tout les massifs de montagnes plus élevés, les lits de rivières plus étroits et les pentes plus abruptes. Le territoire houtzoul, se prêtant moins à l'agriculture, accuse les infiltrations agricoles les plus faibles du nord et la colonisation la plus forte des éléments roumouno-balkaniques. Le territoire boïkovie, qui présente de meilleures conditions pour l'agriculture, s'est développé à la suite du croisement des fortes vagues agricoles venant du bassin du Dniestr avec la vague pastorale. Le territoire lemkovien est le résultat du croisement d'une vague polonaise plus ancienne (dont la frontière méridionale primitive atteignait le bassin de la Topla et de l'Ondawa), avec la vague pastorale. Le territoire polonais est le résultat du croisement de la vague agricole polonaise et de la vague allemande locale de Spisz, très faible, avec la vague pastorale. Un processus analogue se produisit sur le territoire slovaco-morave.

Dans la seconde partie l'auteur présente le processus du croisement biologique et culturel des deux vagues agricoles avec

la vague pastorale dans les Beskides Occidentales et les Tatras ethnographiquement polonaises. Une lente symbiose se produit qui part du sentiment primitif de la différence de chacune de ces vagues et d'un état en quelque sorte d'antagonisme. L'auteur s'efforce de découvrir les propriétés psychiques et les éléments culturels amenés par les diverses vagues colonisatrices ainsi que les éléments qui ont été le résultat de ce singulier croisement des vagues agricoles avec la vague pastorale. Les conditions d'existence de la population montagnarde sont définies par la base géographique et le régime patrimonial, auxquels se reliaient de nombreuses contraintes et des freins. Deux principaux régimes fonciers, l'assolement triennal et les manses forestiers (Waldhufen), se relient aux vagues agricoles (le troisième, de clairière, résulta de la symbiose des agriculteurs avec les bergers); de même le système de l'architecture, du droit civil et pénal, ainsi que des organisations administratives et religieuses. La vague pastorale apporta l'organisation des bergers des hautes montagnes, avec leurs organisations techniques spécifiques, leurs coutumes juridiques, leurs pratiques de magie, leur musique et leur art décoratif. La vague pastorale joua aussi un rôle important dans la formation des idéals du milieu. L'auteur s'efforce d'expliquer le mécanisme de cette osmose culturelle qui s'accomplit pendant des siècles sur le terrain de rencontre des cultures différentes: agricole sédentaire et pastorale nomade. Il analyse, en rapport avec ce qui précède, le rôle de la contrainte patrimoniale dans la formation de la symbiose et les bases psychologiques des emprunts culturels réciproques. En définitive, ces croisements amènent des processus de nivellement, dont le résultat fut l'apparition de toute une série de propriétés communes sur le territoire de la population montagnarde polonaise (tout d'abord certaines parties du costume).

Dans la troisième partie l'auteur analyse les facteurs de différenciation dont le résultat fut, d'une part, la conservation de certaines particularités primitives, d'autre part, l'apparition de nouveaux écarts sur le terrain de la population montagnarde polonaise. On a analysé ici avant tout le rôle des agglomérations serrées agricoles et pastorales, dont le caractère primitif apparaît encore aujourd'hui dans certains cas (par ex. les agglomérations agricoles moyenâgeuses dans la vallée de Nowy Targ et les agglomérations pastorales à Ochotnica). Ensuite, l'au-

teur s'efforce de mettre en lumière les fonctions du facteur politique, géographique et des dispositions créatrices, qui n'apparaissent pas dans la même mesure dans les divers centres démographiques. L'auteur accorde une grande importance, dans l'apparition des différences de culture, au facteur politique, c'est à dire qui soumet la population à différents centres de pouvoir patrimonial sur des territoires aux frontières nettement définies. La plus petite unité politico-territoriale est le village. L'auteur décrit le régime de l'ancien village et prend spécialement en considération la fonction du pouvoir patrimonial et des institutions autonomes villageoises dans le domaine de la culture. La contrainte opérée par le pouvoir patrimonial liée à la contrainte de la tradition devient la base du nivellement culturel à l'intérieur du village, ce qui, par conséquent amène l'apparition de certaines propriétés individuelles par comparaison aux autres villages. Se basant sur un riche matériel, l'auteur décrit la formation du sentiment de groupe dans la communauté villageoise, dont les fonctions se révèlent dans la conscience d'une certaine distinction de culture et d'une union communale à l'extérieur, dans un dualisme éthique à l'égard des autres communautés, dans une fréquente attitude antagoniste vis à vis des étrangers, dans la formation des idéals communaux qui relèvent leurs propres valeurs. L'auteur analyse donc, par suite, les opinions péjoratives sur les étrangers, la création des surnoms, des anecdotes, des chansons satiriques ayant trait aux autres communautés enfin la coutume du rachat de l'étranger désireux de faire partie de la communauté et le rôle des groupes d'adolescents dans les luttes entre les communautés.

Après l'analyse psychologique de ces faits, l'auteur examine les fonctions de la paroisse, c. à d. de l'unité territoriale administrative supérieure, dans les cadres de laquelle s'accomplissaient les processus de nivellement culturel et prenait forme le sentiment particulier de groupe. L'auteur a ensuite largement considéré les fonctions des états patrimoniaux dans le même domaine. L'état patrimonial se composait d'ensembles compacts de villages, atteignant jusqu'à quelques dizaines de communautés, soumis au pouvoir central seigneurial avec sa propre capitale patrimoniale. Selon l'auteur, ces états, notamment les états de Żywiec, de Sucha, de Lanckorona, de Nowy Targ, de Czorsztyn,

de Muszyna, étaient les facteurs principaux de la formation de plus grands territoires culturels dans la contrée des montagnes. Après avoir étudié le régime de ce genre d'unité politique et économique, l'auteur présente les fonctions de nivellement de l'état patrimonial dans le domaine juridique et économique, religieux et moral, et dans celui des moeurs; il analyse ensuite les fonctions standardisatrices des corporations de la ville patrimoniale dans la culture technique de tout l'état; il traite du rôle des contacts forcés ou volontaires de la population de l'état dans la capitale patrimoniale et donne des exemples de la formation du sentiment d'appartenance à l'état donné et des antagonismes entre les habitants des états patrimoniaux.

Les derniers passages de ce chapitre sont consacrés aux fonctions de différenciation de la frontière de l'état et au rôle des facteurs géographiques dans la formation des particularités de culture et des groupes sociaux. On a considéré ici en particulier la formation des différences de culture et des groupes territoriaux à l'intérieur d'un seul village, lorsque, en raison de grands contrastes physiographiques, des agglomérations séparées apparaissent. Il en est de même en une certaine mesure pour les états patrimoniaux en cas de puissants contrastes de morphologie, de climat etc. (les habitants de la vallée de Nowy Targ et les Podhalans aux pieds des Tatras dans l'ancien district de Nowy Targ).

Dans la quatrième partie l'auteur, prenant appui sur les chapitres précédents, examine le problème de la zone culturelle, du territoire culturel, du groupe territorial et du groupe ethnographique. La zone indique l'étendue où l'on rencontre un élément culturel uniforme, le territoire une étendue analogue où l'on trouve un ensemble d'éléments identiques (par ex. le même régime foncier, les mêmes types d'architecture, les mêmes instruments d'agriculture, les mêmes parties du costume, les mêmes propriétés dialectales etc.). La raison d'être du groupe territorial est le sentiment qu'ont ses membres de leur particularité à l'extérieur et de leur union entre eux. Quand les territoires ethnographiques recouvraient en une certaine mesure l'espace occupé par le groupe territorial, celui-ci devenait en même temps un groupe ethnographique. L'auteur étudie le mécanisme de la formation et de la fixation des noms de groupes

et distingue quatre catégories principales (les noms ayant trait aux habitants d'un seul village, les noms qui se rapportent à de plus grandes unités politiques: aux états patrimoniaux, aux états indépendants, les noms se rapportant aux agglomérations territoriales sans frontières politiques et les noms ayant trait aux classes sociales). Pour terminer, l'auteur considère le problème des territoires frontières ethnographiques en prenant comme exemple la frontière septentrionale de la région montagnarde, et le problème du nivellement culturel contemporain, lequel efface les anciennes particularités.

13. DOBROWOLSKI K.: **Przyczynki do wpływów rumuńsko-balkańskich w kulturze ludowej Karpat Zachodnich.** (*Contributions aux influences roumouno-balkaniques dans la culture populaire des Carpathes Occidentales*). Séance du 30 juin 1938

I. Se référant à ses recherches précédentes sur le caractère ethnique de la population pastorale, dite valaque, dans les Carpathes Occidentales (1930, 1931, 1932), l'auteur s'efforce de prouver à l'aide de nouveaux arguments l'opinion exprimée auparavant suivant laquelle la vague pastorale la plus ancienne, moyenageuse, était composée d'éléments roumouno-balkaniques. Ceci se confirme, entre autres, par quelques dizaines de mots communs d'origine roumouno-balkanique, inconnus jusqu'ici et que l'auteur recueillit au cours de ses recherches opérées sur le terrain même, principalement en 1928, 1929, 1930 et 1931 en Podhale, dans les Gorce et dans le bassin de la haute Skawa. Le matériel le plus abondant provient du village Ochotnica (1931), dont la population était primitivement pastorale.

II. L'auteur traite ensuite du problème du rapport et du croisement linguistique de la culture pastorale avec les cultures agricoles dans les Carpathes ethnographiquement polonaises. L'apparition d'une nouvelle culture agricole et pastorale fut le résultat de ce croisement. L'élément pastoral, venu de Transylvanie et des Balkans, s'assimile au point de vue linguistique, adopte le parler des agriculteurs autochtones. Il introduit néanmoins dans nos patois montagnards toute une série de mots étrangers, ce qui met en lumière l'influence culturelle de la population pastorale.

La question se pose de savoir quels domaines de la culture touche cette infiltration linguistique étrangère et avec quelle intensité elle apparaît dans les diverses sphères de l'activité de l'homme. En se basant sur les données recueillies par ses prédécesseurs et sur ses propres matériaux et se référant au premier classement de L. Malinowski (1897), l'auteur groupe les mots d'origine roumouno-balkanique d'après leur sens. On distingue trois groupes principaux parmi ces mots: les noms de lieux et de personnes, les appellatifs et les dénominations. Dans le groupe toponomastique on peut distinguer trois sections principales: a) les noms de lieux qui soulignent les particularités physiographiques du terrain, b) les noms de lieux créés en relation avec l'activité culturelle de l'homme (activité pastorale, colonisatrice etc.), c) les noms de lieux composés à l'aide de prénoms et des noms de famille d'origine roumouno-balkanique et que portent les propriétaires terriens. Le matériel onomastique présente les groupes suivants: a) les noms de famille faits avec les surnoms à nuance péjorative, b) avec les surnoms qui accentuent les propriétés caractéristiques physiques et psychiques de l'homme, c) avec les surnoms qui indiquent les fonctions de métier. La signification des mots communs qui ont servi à composer les noms de lieux et de familles, a disparu à quelques exceptions près.

La plus grande partie des appellatifs et des dénominations se rapporte à la vie pastorale. L'auteur distingue quelques groupes sémantiques et les illustre d'exemples tirés de ses propres matériaux: a) l'organisation pastorale et le droit pastoral, les formes de structure touchant un seul ensemble sur un territoire défini, les noms des chefs et du personnel, les mots spéciaux liés aux normes juridiques. b) Les animaux (en plus des nombreuses appellations de la brebis), par ex. *cuța, cuțka* 'brebis à petites oreilles', roum. *ciul* 'von Tieren ohne Ohren, mit sehr kleinen Ohren' — quantité de noms de chèvres — par ex. *klarnycia* 'd'une couleur propre, unie', roum. *clar* 'klar, rein'; *kurucia* 'blanche comme neige, propre', cf. roum. *curat, curățel* 'sauber, rein'; *liga* 'malicieuse, qui fait du tort', roum. *lighioae, lighioană* 'unsauberes, ekelhaftes Tier' — ainsi que de chiens — *bučko* peut-être apparenté à alb. *buçë* 'Hündin'; *bufik* roum. *buf* 'Zwerg-Ohr-eule', *bufnița* 'Eule', synonyme polonais *sowik*; *dołka, dólka, do-*

*leska* 'chienne', roum. *dolcă* 'Schäferhündin'; *dulaj*, roum. *dulău* 'Schäferhund'; *floško*, roum. *flocos* 'zottig, wollig'; *ktyś*, alb. *klysh* 'Hund'; *kucia* 'nom de chien', roum. *cuciu, cuțu* 'Lockruf für kleine bes. junge Hunde'; *trez*, roum. *treaz* 'wachsam'. Aux noms d'animaux il faut aussi rattacher les façons de s'adresser à eux, par ex. *ciaby, ciaby* 'loin d'ici, façon de parler aux jeunes chiens et aux agneaux quand on veut les éloigner', roum. *tibă* 'marsch', hong. *csiba*, serb. *šibe*. A la vie des animaux se rattache aussi le mot *zbercać, zberceć, zberkać, zbercenie* 'les brebis tintent, les sonnettes des brebis tintent', roum. *zbierea* 'schreien, brüllen, vom Schaf: blöken, anschreien', *zbierătură* 'Schreien'. c) La technique pastorale comprend avant tout les constructions et les installations des châlets — par ex. *carek, corek, corecek* cf. les Comptes-rendus de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres 1929 nr 9, p. 17; *leso, lyso oknowe* 'partie mobile de la haie, qui entoure l'enclos, construite à l'aide de 2—3 pieux et de 3—4 traverses', roum. *leasă* 'eine ebene Fläche bildendes Flechtwerk aus Ruten etc., Hürde', alb. *leshë* 'Schafstalltür'; *spudza* 'cendres mêlées à de petits charbons ardents dans la caverne, et aussi dans le foyer de la maison', roum. *spuză* 'heisse Asche' — puis tous les instruments des bergers — par ex. *halbia, halbijka* 'crèche, petite mangeoire pour les porcs', roum. *albie* 'hölzerne Mulde aus einem Stücke' — enfin la technique du pâturage. d) La production pastorale comprend les diverses qualités de petit lait de fromages par ex. *mulka* 'qualité de petit lait', roum. *mulge* 'melken'.

Outre le domaine strictement pastoral, l'auteur distingue les groupes suivants de mots, qui, bien souvent, se rattachent en une certaine mesure à l'industrie des châlets. La nature est symbolisée par les mots qui désignent l'aspect morphologique du terrain, les types de forêts et de pâturages, les noms de plantes, les phénomènes naturels et leur action (par ex. *hujawica* 'vent violent avec neige', roum. *hui* 'rauschen, sausen'; *hobeles* 'champignons pauvres, sans valeur', roum. *obială*, pl. *obiële* 'Lumpen'; *utonckać: ale mnie utonckalo* 'lorsqu'une pluie violente, une averse trempe quelqu'un', roum. *toancă* 'Wassersprudel, Stromschnelle'. La construction non pastorale — *parota* 'une grande maison blanche', roum. *părete* 'Wand'. La nourriture — *cyr* 'mets rare de farine d'avoine jetée sur l'eau bouillante', roum.

*cir* 'düninflüssiger Brei'. Le costume, les croyances et les pratiques de magie — *bahula* 'sorcière', cf. roum. *bahniță* 'schwarze Hexe'; *pocynic* 'jeter un charme, ensorceler', roum. *poci* 'durch den bösen Blick verunstalten, behexen'. La musique et les beaux arts — ornement *kurnyciaty* 'composé de lignes formant des zigzags aigus', roum. *corn* 'Horn am Kopfe von Wiederkäuern, Ecke, Zipfel'.

Les surnoms, concernant les hommes et les femmes, constituent un groupe à part, relativement nombreux. L'auteur a recueilli environ 70 surnoms dont la frontière septentrionale ne dépasse généralement pas l'étendue montagnarde. La majeure partie de ces surnoms accuse sans aucun doute une origine roumoune-balkanique: par ex. *dziugan* 'nigaud, imbécile', roum. *jugan* 'kastriertes Pferd, Wallach'; *gid* 'homme dégoûtant, ignoble', roum. *ghiduș* 'Spassmacher, Schelm'; *hordyga, hordyga jedna* 'quelque chose dans le genre de fils de chien', de même *ty hordygo*, le sens du surnom s'est effacé, roum. *hardughie* 'baufälliges Haus, Gerümpel'; *karpa* 'homme dégoûtant, insupportable, enfant malheureux, non réussi', roum. *carpă* 'Lappen, Lumpen, Hader'; *papuc*: *taka papuc, papucia* 'mot injurieux pour les femmes', peut-être en relation avec le roum. *papugiu* 'Pantoffelmacher, Spitzbube, Schwindler'; *porcina* 'une bergère de rien', roum. *porc* 'Schwein, frecher Kerl', *porcină* 'aus Schweinefleisch bereitete Räucherware'; *stutak* 'imbécile', roum. *slut* 'verstümmelt, missgestaltet, verunstaltet'; *sula* 'surnom appliqué aux grandes filles maigres, roum. *sulă* 'die Ahle'.

Outre les surnoms, un groupe important est constitué par les mots qui, bien qu'ayant leur synonyme en polonais, se maintiennent grâce surtout à leur nuance émotionnelle particulière et à la forte accentuation d'une certaine action, d'un phénomène, d'un événement, et se rapprochent par leur caractère des mots d'argot. Par ex. *bzulać: co tak bzulas do mnie* 'injurier, irriter quelqu'un dans la conversation', cf. roum. *buzăi* 'maulen, schmollen', *buzăilă, buzilă* 'Dickmaul'; *gid: o gid aleś ubrana* 'interjection ironique', roum. *ghidi* 'sieh nur, drückt tadelnde Verwunderung'; *gidac* 'châtaouiller, plaisanter', roum. *ghidușie* 'Spass', *ghiduș* 'Spassmacher, Schelm'; *gigać: jak będzie gigało, pójdziemy grabić* 'à propos du temps, quand la pluie menace, qu'il tonne, que des nuages de plomb passent, et aussi à propos du feu, quand il tremble', roum.

*ghigosi* 'durchbleuen'; *hyrkać, hyrchać* 'ronfler, rire aux éclats', roum. *hircăi* 'röcheln, rasseln, schnarren'; *holokać* 'crier fort, appeler, aussi en parlant des bergers, lorsqu'ils *wyskaja, hukaja*', roum. *holcăi* 'lärmen, schreien'; *rapkać* 'faire du bruit, du fracas', roum. *răpăi* 'prasseln, knistern, trampeln'; *sulać* 'tourner, rouler, manier la pâte du macaroni', roum. *sul* 'Rolle'; *tontorać* 'marmonner, dire quelque chose qui n'a pas de sens', roum. *tont* 'blöde, dumm', *tonti* 'verdummen'; *ziorać* 'presser, insister', roum. *zori* 'drängen, antreiben'; *zwiókać*: *ale go zwiókało*, 'quand la pluie mouille quelqu'un jusqu'aux os', cf. roum. *zvíc* 'malt plötzliche, blitzschnelle Bewegung, flitsch, flitz', *zvíci* 'zucken', *zvícni* 'zucken machen, zucken, klopfen, pochen, stossen'.

III. Dans le chapitre final, l'auteur indique l'existence a) d'un ensemble important de mots d'origine roumouno-balkanique, qui se répètent en principe dans tout le territoire montagnard polonais, et b) de mots n'ayant qu'une portée locale, après quoi, il s'efforce d'expliquer ce phénomène. Il fait ensuite remarquer que l'état et le caractère de l'ensemble actuel des mots dont il est ici question, sont le résultat d'une longue évolution. Cette évolution était caractérisée par la tendance à éliminer les mots étrangers et à les réduire aux groupes sémantiques cités plus haut, parmi lesquels la terminologie pastorale, les surnoms et les mots qui, par leur caractère, se rattachent à l'argot occupent le premier rang. L'auteur s'efforce d'expliquer les causes de cette sélection et de la disparition de certains mots. Parmi les raisons principales de ce dernier processus il traite avant tout du rétrécissement de l'économie pastorale et de la disparition des objets désignés par les mots dont il est question (par ex. des parties du costume). Seule une petite quantité de mots du domaine pastoral reste dans la langue de la population agricole après la décadence de l'économie pastorale et cela grâce à l'analogie des installations techniques dans la culture agricole et d'élevage (par ex. *gielata, carek, spudza*). La deuxième cause principale de la disparition des mots étudiés est le nivellement culturel qui, naturellement, embrasse aussi le domaine linguistique. Son intensité est actuellement si forte que la langue des trois générations vivant contemporanément présente plusieurs grandes différences au point de vue du lexique.

14. DYBOSKI R.: *M. Arnold i intelektualizm angielski. (Matthew Arnold and English Intellectualism)*. Séance du 17 juin 1938

Middle class liberalism, which constituted the dominant note of XIX<sup>th</sup> century English civilisation after the great electoral reform of 1832, was spiritually derived from the rationalism of the Era of Enlightenment, but in its scale of values abstract thought and creative intellect did not at all occupy the high position which, under the influence of the French Encyclopaedists, had been assigned to it by the *élite* of the XVIII<sup>th</sup> century, composed largely of country gentlemen. For the new age, the ideal of efficient civilised existence was personified in the self-made man of business on a large scale, who did not possess a systematic higher education, and indeed thought lightly of it, being addicted — like a true Englishman — to the cult of experience and to an essentially practical philosophy of life. Absorbed by economic activities and interested, in connection with them, above all in the progress of science and of technical invention, the representative middle-class Victorian had no time left for those graces and ornaments of life which the XVIII<sup>th</sup> century had developed in the form of culture of intellect, culture of style, and culture of manners. The man of the new age had no particular regard for subtle argument or refined expression; he had a great respect for the »facts« idolised by Dickens' Mr. Gradgrind, and he accordingly thought highly of expert knowledge, especially in the domains connected with economic life; while such things as philosophy, literature, art, were relegated by him among the luxuries of the idle. The domination of such views threatened the whole of civilisation with lapse into gross materialism and utilitarian shallowness. A voice was needed to proclaim that the achievements of the artist's imagination were also »facts« worth noting, and that clearness of abstract intellectual thought was even a fundamental condition of efficiency in practical action.

Such a voice on behalf of the works of intellect was raised, in the midst of the bleak practicality and one-sided economic progress of Victorian England, by Matthew Arnold (1822—1888). What Carlyle meant as a regenerating force in the sphere of social and moral philosophy, what Newman meant for religious thought, and Ruskin for the revival of the sense of beauty, even

thus much did Matthew Arnold mean for the literary and intellectual culture of his generation in England. Like those others, he criticises the limitations and imperfections of the Victorian liberal's outlook upon the world, and he endeavours to awaken a proper appreciation of such intellectual values as are not directly expressed in economic achievement or technical improvement. By striving for such spiritual aims, he succeeded in laying a solid foundation in public opinion for the respected social position which the intellectuals — the »intelligentsia« in the Continental European sense of the word — at last came to occupy, in recent decades, in the general estimation of England, side by side with the representatives of the productive economic forces of the nation.

For an intellectualist writer and for a social educator, Arnold was predestined by his birth. His father, Dr. Thomas Arnold, during the years of his headmastership of Rugby School had become the reorganiser of the entire system of English public school education by setting up the type of the »Christian gentleman« as an ideal, and so uniting the humanist culture of the old gentry with the Puritan religious morality of the new middle class in one educational programme. His son Matthew Arnold spent the best years of his mature life in the service of the Government as an Inspector of Schools, and on several official missions of inquiry, he investigated the school systems of several of the chief European countries. By the Reports embodying his observations, he prepared the ground for modernising the school system of England. It was largely his doing that England, who had hitherto rested in insular contentment with the variety and individual freedom of her schools, and had haughtily ignored the educational experience of other lands, now for the first time became informed of the advantages of school systems uniformly organised by the State and conducted on certain guiding principles of educational policy. In this way, English public opinion was moulded for the creation of that network of State-supported elementary and secondary schools which came into being through the Education Acts of Liberal and Conservative Governments in turn in the years 1870 to 1902.

Matthew Arnold occupies a high place in the literary record of the Victorian age both as a poet and as a prose writer. His

poetry, concentrated almost entirely on the third and the fourth decade of his life, is fairly homogeneous in contents and in mood. The dominant note of it is pensive reflexion, mild melancholy and elegiac sentiment; it is marked from the outset by careful finish of form, and clearness and felicity of expression; elemental passion is absent both from its verse form and its imagery. The calm harmony of form and crystalline clarity of diction are both associated with an underlying sadness of disposition, producing together that effect of »a sad lucidity of soul«, which the poet himself in his poem *Resignation* describes as the very essence of the poetic attitude towards the world.

This persistent melancholy, which pervades all the poetry of Arnold, originates in two elements of his consciousness as a civilised man of his time. In the first place, he painfully realises the incapacity of an educated person in that Liberal age of his for firm and comforting religious belief. Secondly, he sees that the social world around him, after the destruction of all its ancient fabric by the convulsion of the French Revolution, has not yet consolidated into durable new forms. In view of this double distress of soul in modern man, the poet feels above all a necessity for critical analysis of this state of mind: hence the predominantly critical character of his reflective lyrics. All his poetry has been called »the poetry of a critic«, and he himself lends support to this description by propounding, in his famous lecture on *The Study of Poetry*, the strange definition of poetry as »a criticism of life«. And since his criticism of the spiritual condition of contemporary humanity is incapable of passing beyond a sympathetic but helpless diagnosis of it, since he himself, above all, feels the pangs of the *maladie du siècle* so diagnosed and is unable to deliver himself from it, sadness becomes his constant companion.

This sadness is heightened by a feeling of tragic isolation, which seems to him to be the inevitable destiny even of the most sociable of human beings in face of the hardest struggles and supreme efforts of life. In a cycle of poems entitled *Switzerland* he uses a haunting simile to express this general human fate of solitude:

»Yes! in the sea of life enisled,  
With echoing straits between us thrown,

Dotting the shoreless watery wild,  
We mortal millions live *alone*«.

In this sadness of solitude and in the distress of modern life's dilemmas, the poet finds comfort only at the blissful moments of intimate communion with the majestic, everlasting calm of Nature: thus, in the poem *A Summer Night*, he derives a consoling lesson for humanity from:

»Ye heavens, whose pure dark regions have no sign  
Of languor, though so calm, and, though so great,  
Are yet untroubled and unpassionate;  
Who, though so noble, share in the world's toil,  
And, though so tasked, keep free from dust and soil!«.

The confidence born from contact with nature does not mean passive resignation. Arnold, while experiencing the healing power of this contact, has no desire for self-extinction in the fashion of Eastern Pantheism; he does not dream of a *nirvana*, in which the individual is absorbed in the boundless life of the cosmos. On the contrary, the road towards assurance amid life's perplexities appears to him to lie in the steady fulfilment of those daily duties which life itself imposes: in this respect, he singularly resembles the much more passionate Carlyle, who learned this very lesson of moral salvation from »his Goethe«. If, in the case of Arnold, resignation was the ultimate conclusion (as indicated even by the title of the most thoughtful one among his philosophical lyrics), it may be a resignation abandoning hopes for great creative achievements, and for happiness — here or beyond — as their reward; however, it is a resignation which does not turn its back on the realities of life, but is determined — in Arnold's own words on Sophocles — »to see life steadily, and see it whole«, — without illusions, but also without fear. Hence a proud and noble stoicism in Arnold's ultimate attitude as expressed, say, in *Empedocles on Etna*; hence also the absence of abject despair from his habitual melancholy.

The description of Arnold's poetry as »the poetry of a critic« holds true also in the elementary sense that the objects of his poetic inspiration often are the great works of literature which he loved to ponder. Paraphrases of Greek legends (*Mycerinus*), re-handlings of well-worn themes of ancient tragedy (*Merope*),

restatements of antique philosophical doctrines (*Empedocles*), modern versions of great medieval epic stories of the East and West and North (*Sohrab and Rustum*, *Tristan and Iseult*, *Balder Dead*), homages to great poets (Shakespeare, Goethe, Wordsworth, Heine) — such are some of the themes of his highest poetic achievements. And in what are perhaps his most perfect self-revelations in verse, it is not himself only, but the tormented spirit of the Oxford of his day that he contrasts with the legendary figure of *The Scholar-Gipsy*; and it is not the spiritual agony of his dead fellow-poet Arthur Hugh Clough only but his own *Weltschmerz* that he expressed in the wailing notes of *Thyrsis*, speaking for the best minds of a whole generation.

Arnold's prose is not characterised by such constant melancholy as his poetry; on the other hand, it is perhaps even wider in scope. Literary theory and criticism, then social and political philosophy, and finally, Liberal theology and modern criticism of the Bible — such are the principal fields over which it ranges with equal brilliancy of treatment and excellence of style.

As a literary critic, Arnold has no less important achievements to his credit than as a reformer of national education. Speaking for a number of years from the venerable chair of poetry at Oxford as one of its most dignified occupants, Arnold raised literary criticism in England to a level of grace in expression and of courtesy in manner which nobody had attained before him; above all, however, he extended its horizons to undiscovered countries and uncared for periods and works in the universal history of letters. De Senancour's *Obermann* in the history of French romanticism, the philosophical diarist H. F. Amiel of Geneva among contemporary writers, and, at the other end of Europe, a master-piece of fiction, in the shape of Tolstoy's *Anna Karenina* — these are only some of Matthew Arnold's critical discoveries for the literary public of England. After the domination of taste by such masters of Romantic criticism as Coleridge, Arnold first has the courage to speak of »our excellent and indispensable eighteenth century«; and amidst the powerful German influences active in Victorian literature through Carlyle and others, he unwaveringly admires such great figures in contemporary French prose as Sainte-Beuve and Renan, profiting by their perfection of style and by their wealth

of ideas alike for the development of similar qualities in his own critical work.

The successes attained by Arnold in the field of literary criticism encouraged him to assume the part of an »apostle of culture« in other domains as well. A separate and highly important section of his prose work is constituted by his essays on social and political subjects.

The foremost one among them, *Culture and Anarchy* (1869, 1875, 1882), re-edited in our own day (1932, Cambridge University Press, ed. J. Dover-Wilson) appears particularly applicable to the problems of to-day by virtue of its critical treatment of the fundamental doctrines of Liberalism.

The author surveys the entire structure of English society in his age, so self-complacent and so deeply convinced of its advanced condition and constant progress. Arnold's findings are far from favourable; his verdict, in fact, is generally negative. Thus, the landowning gentry class, dominant until recently, seems to him to deserve the name of »barbarians«, since their high standard of physical culture and their impeccable manners are not accompanied by corresponding culture of the spirit: *dilettanti* in their attitude towards the great problems of life, they are, with all their chivalry, always deficient in qualities of the mind and of the soul. The middle class again, recently risen into power, is nicknamed by Arnold »the Philistines«, — a name derived, through Heine, from German students' slang, and intended to indicate their dullness of intellect, narrowness of vision, and mechanical conception of the world's problems. Finally, the working class, then only in the initial stages of its modern social and political importance, for Arnold is still »the populace«, in itself devoid of higher interests, and apt to become a dangerous tool in the hands of a skilful demagogue.

This pessimist estimate renders it impossible for Arnold to consider any of the three classes capable of guidance in national affairs. He accordingly turns for hope and comfort towards an idea which his long years of Government service as a school inspector must have invested with particular glory and power, — the idea of the State as a whole. Only in rising above the notion of leadership of this or that class towards that of the community as a whole, organised in the form of the State, can we —

according to his opinion — reach a central source of light, strength, and authority. Arnold thus takes up a position far ahead of his contemporaries in proclaiming that slogan of »social solidarity« which in our own days only was to acquire a wider currency and to be realised in the form of the »corporate State« in several countries of Europe. The conception of the State which generally prevailed in the Liberal era — a conception very strictly limited, especially on the social and economic side, — did not satisfy Arnold; indeed he criticises the worship of liberty, current since the French Revolution, as mistaken, because it erects the means into an end, and on this ground he rejects the Liberal definition of the State which makes it merely the organised guarantee of the liberties of the individual. With this modern doctrine of the functions of the State, most perfectly realised in practice in the Liberal England of his day, Arnold contrasts the antique and medieval theory, according to which the State is the collective organisation of the nation, endowed with strong authority for the common good, and superior to the individual will in the name of general interest. It is to this conception of the State that the modern world, in Arnold's view, ought to return.

But his criticism of modern English social and political thought goes even farther back into history and strikes down to even deeper foundations of principle. Arnold states that the moral rigour of the Reformation has, since the triumphs of Puritanism in the revolutionary era, constantly predominated in the English mentality over the intellectualism of the Reformation; in fact, that the discipline of will and of action prevails, in the national character of modern England, over the culture of thought and of knowledge, — or, as Arnold expresses it in historical symbols, that »Hebraism« preponderates over »Hellenism«. This neglect of the intellectual factor in the make-up of the nation's mind is fraught, in Arnold's view, with the danger of confusion in the very sphere of action; and salvation from this danger can only lie in educating the nation once more towards full appreciation of the intellectual elements of civilisation side by side with those moral forces of character which the traditional education of English youth developed in a one-sided manner. For those spiritual values which he would wish to see raised from their subordinate place in national estimation, Arnold borrows from Swift the de-

signation of »sweetness and light«, meaning thereby a combination of the beauty of order in reasoning and the clearness of truth in cognition: these are to him the indispensable conditions of purposeful and efficient action, and in them lies the rescue from mechanical debasement of our civilisation and from utter loss of all its spiritual essence.

It might well seem that such an appeal could only be a voice crying in the wilderness in the midst of a community possessed with the fever of technical and economic progress. Yet Arnold did not speak in vain. His admonitions penetrated to the deeper strata of the minds which led the nation; and it is the fruit of his teachings that we behold when we observe the noble zeal with which, in the generations immediately following, Governments and social organisations alike unceasingly continue to develop the system of national education and to supplement it by the instruction of adults in every branch of knowledge. In this manner, modern English democracy, which received its charter by the grant of the vote to the mass of the workers in 1867, was educated into mature consciousness of citizenship. And the happy result of it was that Britain passed through the storms of the World War and the revolutionary ferments of post-war time without violent inward convulsions, and that to-day, when the rest of the world resounds with the universal »crisis of democracy«, she continues to enjoy the blessings of her unshaken democratic institutions in a disciplined and temperate spirit. If it had not been for the voice of Arnold, the progress of democracy in modern England would not have gone so perfectly hand in hand with a revival of intellectualism. Surely, in this year 1938, on the fiftieth anniversary of Arnold's death, England has reason to remember him with reverent gratitude, and the world at large to ponder his teachings.

- 
15. GĘBAROWICZ M.: **Witruwiusz w Polsce w w. XV.** (*Vitruve en Pologne au XV<sup>e</sup> s.*). Séance du 13 mai 1938

Vitruve est de ces auteurs de l'antiquité qui, au cours des siècles, ont joui de la plus grande popularité. Son oeuvre *De architectura libri decem* a été dès son origine 31—27 av. J.-C.

jusqu'aujourd'hui l'objet d'un intérêt incessant, dont l'apogée est le début de la renaissance lorsque Vitruve devint la pierre fondamentale de l'esthétique et de la théorie de l'art moderne. Avant que son oeuvre ne fût imprimée, ce qui la rendit accessible au large public, Vitruve devait sa popularité aux nombreux manuscrits; la science moderne a réussi jusqu'ici à en découvrir et définir 50, sans compter les manuscrits non identifiés qui ne sont connus que par les éditeurs anciens.

A ces manuscrits, datés à partir du IX<sup>e</sup> s. jusqu'au début du XVI<sup>e</sup>. vient s'aligner actuellement encore un autre, inconnu jusqu'ici, tardif il est vrai, car du XV s., de provenance polonaise. On peut l'appeler Codex Cornicensis sive Trzemesznensis, appartenant aujourd'hui à la Bibliothèque de la Fondation des Zamoy-ski à Kórnik; il provient de la bibliothèque des chanoines réguliers de Trzemeszno, ainsi que l'indique l'inscription du début du XVI<sup>e</sup> s. sur la première page: »Liber monasterii Trzemesznensis«. C'est un code de papier folio, relié en planches recouvertes de peau de cochon blanche avec des traces de ferrures; sur le dos de la reliure une inscription à la main du XVI<sup>e</sup> s.: »Vitruvius de Cropidlo«. Le manuscrit comprend 176 feuillets couverts soigneusement d'une écriture calligraphiée — à l'exception des trois dernières pages qui restent blanches — en une colonne avec des additions et des gloses entre les lignes et dans les marges. On ne trouve point de grandes décorations, seules les initiales de chaque livre, plus grandes et plus ornées, sont exécutées en minium qui fut également employé pour les inscriptions du commencement et de la fin de chaque livre, pour les titres des chapitres, pour animer les colonnes d'écriture en nuançant les majuscules de chaque phrase et pour d'autres menus détails. Le code ne renferme que l'oeuvre de Vitruve dont le texte complet précède l'index des chapitres des dix livres; dans cet index, les lettres initiales des titres, qui commencent chacun à la ligne, sont un peu plus grandes, une fois rouges, une fois vertes. La carte titulaire primitive manque — on en voit le reste au bord — et le manuscrit commence par une inscription en minium: »Capitula libri primi Vitruuy Pollionis«.

Le texte commence au 11 feuillet par une inscription en minium en trois lignes: »Vitruui Pollionis peritissimi et eloquentissimi Viri De architectura. liber primus incipit ad Cesarem Au-

*gustum. lege felix cum deo*«. Le texte du premier livre est divisé en chapitres dont les premières lettres, un peu plus grandes, sont rouges, les titres en minium sont pour la plupart ajoutés en marge. La dernière phrase du premier livre, est suivie d'une inscription en minium: »*Liber primus Vitruuii Pollionis de architectura explicit. Et incipit liber secundus eiusdem. lege felix*«. Le texte du second livre et des suivants est établi d'une manière analogue à celle du premier, mais la division en chapitres disparaît, les titres restent cependant en marge; la fin de chaque livre et le commencement du suivant sont tels que dans le premier, sauf parfois de petites modifications (par ex. à la feuille 46: »...Et consequenter tercius liber incipit lego *g o*« c'est-à-dire »le«). Dans le texte même, beaucoup de fautes qui déforment totalement le sens; le scribe se comportait de diverses manières avec les mots grecs: ou bien il les omettait entièrement, en laissant un blanc — ceci concerne surtout les longues citations du livre VIII — ou bien il les transcrivait en alphabet latin, ou bien, copiait quelques uns assez malhabilement.

Deux inscriptions placées à la fin nous renseignent sur l'origine du manuscrit. L'une, qui termine le texte, de la main du scribe et du même caractère dit: »*finis huius laboris adest Anno millesimo CCCC<sup>o</sup>LXV. Deo gratias*«. Au-dessous, on lit, ajouté d'une autre main: »*Per manus fratris Johannis Cropidlo qui clausit diem extremum Anno domini eodem LXVI tempore Regiminis fratris Mathie Abbatis secundi*«.

Le texte lui-même est muni de gloses, qui proviennent ainsi que le caractère de l'écriture semble l'indiquer, de plusieurs mains. Les gloses sont de diverse nature; ce sont pour la plupart des corrections, pas toujours rationnelles, des compléments de mots omis ou des ratures de mots répétés et bien d'autres encore. Certaines d'entre elles sont l'interprétation philologique notamment de mots grecs (par ex. »*omotoni*« — »est equaliter sonancia« (f. 14), ou à propos de »*εϋρηκα*« — »est inueni« (f. 133)); enfin le dernier groupe de gloses, le moins nombreux, comprend des explications de faits divers, parfois très étendues (par ex. »*abacus vel abax est virga geometre vel tabula, quam habent physici, ubi figuras in pulvere supposito faciunt; que alio nomine dicitur pinax vel abacus est superior pars capitelli et saxum quadrangulum quod super columpnas ponitur et etiam quelibet mensa marmorea*« (f. 53).

Ainsi notre manuscrit présente non le texte de Vitruve qui n'a pas été traité mais sa rédaction critique. Ses traits caractéristiques, comme la reconstruction du nom de l'auteur, l'index complet des chapitres au commencement, les essais de division du texte en chapitres, rattachent notre code au groupe des quatre autres du XV<sup>e</sup> s. introduit par Marini dans la littérature; ce sont, suivant sa nomenclature, Vaticanus IX, Corsinianus, Mediolanensis III et Sagredianus, lesquels se rattachent le plus strictement à la première édition de Vitruve, d'ue à Sulpicius vers 1484. Ce groupe de manuscrits doit être rapporté à l'initiative de L. B. Alberti qui, le premier (*De re aedificatoria* I. VI *praef.*) fit la critique des transmissions du texte de Vitruve et en exigea la révision philologique. Ce postulat ne resta point sans écho; nous en voyons la preuve dans la série de manuscrits du XV<sup>e</sup> s. qui datent tous de la septième ou de la huitième décade de ce siècle. Ce sont (d'après Marini) Mediolanensis I de 1462, Christianus I de 1463, Barberinus de 1464, Vaticanus X de 1466 et Mediolanensis III de 1474; ils portent tous les traces de travaux critiques, mais cette groupe se distingue par un traitement conséquent suivant un plan assez bien défini qui aboutit à la première édition de l'oeuvre de Vitruve.

Il faut admettre que notre manuscrit fut exécuté à Trzemeszno même. Les noms de l'abbé et du scribe nous le prouvent; le nécrologe du couvent, qui contient ces noms, nous renseigne aussi sur l'activité extraordinaire des scribes parmi les moines de Trzemeszno et sur le mouvement artistique du couvent à cette époque. On en voit les traces dans les manuscrits et les oeuvres d'art conservés en partie jusqu'aujourd'hui.

Le texte original de notre manuscrit était sans aucun doute de provenance italienne; nous en voyons la preuve, en dehors de toute vraisemblance qui exclut toute autre éventualité, dans certaines variations d'orthographe, notamment le libre emploi de *h* aspiré (par ex. »armonia«, »exastilos«, mais aussi »hauras« au lieu de »auras«).

Les gloses qui indiquent que le manuscrit fut collationné, lu et expliqué éveillent un intérêt particulier. La collation du texte fut exécutée non pas d'après l'exemplaire imprimé mais d'après un manuscrit, comme le prouvent les doutes du correcteur quant à l'exactitude de ses propres leçons (par ex. f. 26 à propos de »aure

matutine« — »alias maritime«). Ceci semble nous indiquer qu'il devait y avoir au moins deux manuscrits de Vitruve dans la bibliothèque du couvent de Trzemeszno; l'inscription sur le dos »Vitruvius de Cropidlo« indiquerait que, lorsqu'on transporta la bibliothèque du couvent dans le nouvel édifice élevé en 1511 par l'abbé Drażyński, et qu'on y mit de l'ordre, notre code fut noté d'après le nom de son scribe.

Le milieu duquel il fut issu n'est point sans importance pour l'origine de notre code. C'étaient des chanoines réguliers qui, ainsi qu'on le sait, devaient jouer un rôle actif dans l'évolution de l'humanisme; la lettre bien connue de Cusane, légat du pape en Allemagne, prouve que le pape Nicolas V le premier humaniste sur le siège apostolique leur portait un vif intérêt; c'est à lui que Timoteo Maffei, prieur de Fiesole puis trois fois général de cet ordre, dédia son opuscule qui critiquait »sanctam rusticitatem litteras impugnantem«. L'écho de ces efforts fut la vive activité des chanoines réguliers en Pologne représentant la partie du clergé la plus instruite, qui attiraient souvent dans leurs rangs les esprits les plus éclairés. Notre code est un des signes de cette activité; outre son intérêt d'ordre général il a une valeur particulière. Il nous pose le problème fort intéressant: est ce que l'humanisme italien, qui commence à pénétrer en Pologne au XV s. n'a pas atteint le domaine artistique de notre pays avant l'affluence des oeuvres et des artistes italiens.

- 
16. HARASSEK S.: *Dzieło literackie w ujęciu Romana Ingardena. (L'oeuvre littéraire telle que la conçoit Romain Ingarden).*  
Séance du 16 mai 1938

L'auteur attire l'attention sur le fait qu'au cours de ses recherches épistémologiques, Ingarden<sup>1</sup> part du point de vue que l'oeuvre littéraire est un objet intentionnel et désire à tout prix éviter tout psychologisme. Cette attitude a naturellement influencé les recherches sur l'oeuvre littéraire et a fait que celles-ci sont devenues plutôt le moyen d'atteindre le but que le but en lui-même.

<sup>1</sup> R. Ingarden: *Das literarische Kunstwerk*, Halle (Saale) 1931. *O poznawaniu dzieła literackiego*, Lwów 1937. (Sur la manière dont il faut comprendre une oeuvre littéraire).

L'auteur s'efforce de démontrer qu'en réalité nous n'avons à faire qu'à la compréhension des mots et que ce qu'on appelle la »signification« des mots n'est qu'une abstraction. Pour comprendre le texte d'une oeuvre littéraire il ne suffit pas de connaître la langue et ses tendances, il faut aussi savoir qui écrit, quand, dans quel milieu et en quelles circonstances. Souvent, pour bien comprendre une oeuvre littéraire, il est nécessaire de connaître les autres oeuvres de l'auteur en question ou celles de ses contemporains.

L'auteur tend ainsi à prouver l'affirmation que le contenu intersubjectif des phrases et, ce qui s'ensuit, l'identité ainsi appelée de l'oeuvre littéraire, n'est qu'une fiction. Il n'accorde cette identité qu'au texte de l'oeuvre; or, le texte de l'oeuvre est une série définie de mots mis en ordre du début à la fin. L'oeuvre littéraire se compose donc d'un texte intersubjectif, que l'on peut identifier, et de ce qu'Ingarden appelle avec raison la concrétisation de l'oeuvre.

L'auteur reconnaît que l'oeuvre littéraire ne peut être lue comme un ouvrage scientifique, il s'efforce de démontrer que pour bien pénétrer l'oeuvre il ne suffit pas de s'enfermer à l'intérieur de ce microcosme qu'est l'oeuvre littéraire dans toutes ses couches et l'ensemble des valeurs esthétiques qu'elle contient, mais il est aussi absolument nécessaire de connaître la réalité transcendante par rapport à l'oeuvre. L'auteur admet avec Ingarden qu'il ne faut point rechercher une tendance dans toutes les oeuvres littéraires, ni voir la fonction principale de l'oeuvre dans l'expression d'une »idée« au sens d'une affirmation quelconque sur la réalité, un motto ou un programme. Il remarque cependant que, chez Ingarden, la conception de »tendance« est trop large et celle d'»idée« trop étroite.

Il rend hommage au grand mérite qu'a Ingarden d'avoir établi à l'aide d'arguments forts et précis que l'oeuvre littéraire est avant tout une oeuvre d'art et qu'elle doit être considérée et étudiée sous cet aspect.

L'auteur estime qu'un des plus précieux apports du dernier livre d'Ingarden est qu'il nous démontre que l'objet de l'émotion esthétique n'est point le même que l'élément du monde réel, que l'objet de notre activité ou de notre connaissance. Ingarden a con-

sidééré ce problème d'une façon beaucoup plus profonde que Waldemar Conrad; son analyse de l'émotion esthétique est digne de l'excellente étude de Maurice Geiger.

Il faut cependant élargir la conception de l'objet esthétique. Toute représentation d'apparence esthétique d'un objet quelconque aperçu, imaginé ou pensé peut devenir un objet esthétique et obtenir une appréciation favorable ou péjorative. Par suite, les représentations de faits et de caractères humains construits d'une manière esthétique, peuvent également devenir des objets esthétiques. L'objet de l'appréciation esthétique n'est pas le même en ce cas que celui de l'appréciation éthique.

L'auteur comprend donc l'esthétique comme la science des relations entre le plaisant et le déplaisant, lesquelles relient le sujet qui reçoit et apprécie aux représentations d'une forme spéciale des objets de toute sorte, des relations et processus accessibles à la connaissance. Ces images que le sujet se représente consciemment et qui sont les véritables objets esthétiques, sont les seuls qui puissent être soumis à une appréciation esthétique. Cette science a donc pour but: 1) de définir, décrire et expliquer la structure des objets esthétiques, 2) d'analyser les émotions esthétiques, 3) d'établir les critères des appréciations esthétiques.

L'auteur constate que, bien que le point de départ d'Ingarden se trouve dans la phénoménologie de Husserl, grâce à l'originalité des idées, grâce à l'étonnante profondeur et la subtilité des recherches, grâce à l'extraordinaire acuité dans la perception des problèmes les plus difficiles à saisir, Ingarden a fait faire un grand progrès aux recherches de l'humanité dans ce domaine et est devenu pour longtemps le point de départ des investigations ultérieures. Il a occupé une des places les plus honorables dans l'histoire de la théorie littéraire. Son mérite indéniable est non seulement d'avoir donné de nouveaux essais de solution, mais d'avoir réussi à découvrir toute une série de problèmes entièrement neufs et importants dans ce domaine, ce qui est un enrichissement durable de la pensée philosophique humaine.

17. HULEWICZ J.: **Walka kobiet polskich w w. XIX o wyższe wykształcenie.** (*La lutte des femmes polonaises au XIX-ème siècle pour acquérir l'instruction universitaire*). Séance du 29 avril 1938

L'auteur désire présenter l'histoire des efforts des femmes polonaises pour acquérir l'instruction secondaire et supérieure, la façon dont se formait l'idéal de l'éducation des femmes, l'évolution des opinions de la société sur les buts que l'on donnait à l'éducation des femmes. Les efforts des femmes pour acquérir l'instruction supérieure eurent une double expression: ils se firent voir dans les transformations des écoles de jeunes filles, et dans l'âpre lutte idéologique que les diverses parties de la société se livrèrent entre elles. Le but principal du travail est de donner l'image de cette lutte d'idées pour le caractère et la portée de l'éducation féminine — lutte menée dans les journaux et la littérature de pédagogie, dans les revues et les quotidiens. La description du développement des écoles de jeunes filles n'a d'autre but que de servir de fond à cette polémique. L'auteur s'efforce aussi d'expliquer la genèse de cette forte tendance des femmes à s'instruire, ses causes économiques, sociales et morales. Le travail a été rédigé d'après un matériel d'archives et de menues publications recueillis en Pologne et à l'étranger.

Dans le chapitre premier l'auteur traite du développement des écoles de jeunes filles au cours des années 1800—30: à Krzemieniec, dans le Duché de Varsovie et dans le Royaume du Congrès. Les problèmes suivants y ont trouvé leur caractéristique: le projet de l'Institut des Gouvernantes à Krzemieniec rédigé par Kołłataj, l'activité de la Chambre d'Éducation au point de vue de la législation des écoles de jeunes filles, l'état des écoles de jeunes filles après 1815 d'après les rapports des inspecteurs de Varsovie et de province, l'organisation de l'Institut des Gouvernantes de Varsovie, l'état des écoles de jeunes filles de Wilno.

Le second chapitre présente les premiers signes de la discussion sur l'éducation des femmes dans les périodiques de Varsovie. Elle se développe tout d'abord dans le »Pamiętnik Warszawski« et est dirigée principalement contre les néfastes influences de la mode française. L'auteur inconnu du manuscrit de Sieniawa

de 1818 (peut-être Czartoryski?) donne le projet de l'organisation de tout l'enseignement féminin.

L'activité pédagogique et d'écrivain de Clémentine Tańska fait une large part au problème féminin. Le développement de ses opinions a été présenté d'après l'analyse des jugements que contiennent *Le Souvenir d'une bonne mère* et *Sur les devoirs des femmes*. On a présenté ici les raisons du grand succès littéraire que fut *Le souvenir*, premier manifeste polonais d'émancipation, ainsi que l'importance de l'influence de l'idéologie éducative de Tańska.

L'idéologie de Tańska rayonne dans différents milieux. L'activité pédagogique et d'écrivain de Thomas Dziekoński est marquée par l'influence de Tańska. Joseph Meyzner, auteur du manuscrit *Remarques sur l'éducation des jeunes gens et jeunes filles*, s'unit à Tańska pour défendre les droits de la langue maternelle, pour condamner la mode française dans l'éducation des jeunes filles. L'influence de Tańska se fit sentir à Wilno, on en trouve un fort écho dans les *Remarques sur l'éducation actuelle des femmes chez nous; comment et en quoi devrait-on la modifier* de Charles Podczaszyński, professeur à l'université et inspecteur des écoles. Eve Felińska est très près de partager ces opinions.

Le troisième chapitre présente la caractéristique du fond économique, social et moral des changements dans l'éducation des femmes pendant la première moitié du XIX-ème s. dans le Royaume de Pologne. On a considéré ici les problèmes suivants: la crise agraire dans le Duché de Varsovie et le Royaume du Congrès, en Volhynie et en Lituanie et ses relations avec l'éducation des femmes, les changements dans la démographie après l'échec de l'insurrection de 1831, les résultats de l'émigration en masse des éléments masculins les plus vigoureux et l'accroissement parallèle des aspirations intellectuelles du monde féminin.

Le quatrième chapitre décrit la politique scolaire du gouvernement russe à l'égard des écoles polonaises de jeunes filles au cours des années 1830—64. Deux tendances caractérisent cette politique, qu'il s'agisse de l'Institut des Gouvernantes ou de tout l'enseignement féminin: une violente tendance à russifier et le désir de limiter le domaine de l'instruction des femmes. On a présenté ici l'histoire de l'Institut des Gouvernantes, les changements

de programme, la russification, l'attitude du tsar et de la société polonaise, les modifications introduites par Wielopolski et après 1863. En ce qui concerne le développement des pensionnats de jeunes filles, on a pris ici en considération les projets de Muchanow, le nombre et le niveau scientifique des écoles d'après les rapports des inspecteurs, les changements de programme.

Le chapitre cinq caractérise l'attitude d'éminentes femmes de lettres polonaises dans la question de l'éducation des femmes. Dans les années 1840 et quelques, Éléonore Ziemiecka, partant d'un point de vue strictement catholique, essaie dans ses *Réflexions sur l'éducation des femmes* de formuler un nouvel idéal de cette éducation, différent des indications de Tańska. Le groupe de celles qu'on appelait les enthousiastes avec Narcisse Żmichowska en tête, poussait la question encore plus loin. Les théories pédagogiques de Żmichowska étaient l'annonce du positivisme. Ses tendances sociales étaient les suivantes: rompre avec le courant littéraire et esthétique dans l'éducation des femmes, se tourner vers les écoles techniques et démocratiser l'éducation. On a traité ici non seulement des opinions théoriques de l'auteur mais aussi de ses essais pratiques, de son constant désir d'activité entravée dans son essor par l'étroitesse des conditions de l'époque de Paskiewicz, enfin de l'organisation de »Causeries pédagogiques« pour les femmes en 1862.

Vers 1850 et quelques, l'opposition naît dans les milieux conservateurs, lesquels voient d'un mauvais oeil l'élargissement du domaine de l'instruction des femmes. Sabine Grzegorzewska se fait leur porte-paroles dans ses articles de journaux.

Le territoire d'ancienne Pologne occupé par les Russes, Varsovie en particulier était toujours le point central de la discussion. Les deux autres occupations, surtout celle de Posnanie, ne jouaient ici qu'un rôle secondaire. Le chapitre six retrace les tendances de la Galicie dans la question de l'éducation des femmes au cours de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Les conditions de développement des écoles de jeunes filles y étaient beaucoup moins favorables que dans le Royaume. La germanisation allait ici de pair avec la surveillance étroite de la police, il y avait peu d'écoles, le domaine de l'instruction était très restreint. Lorsque, jusqu'en 1831, on remarquait un vif mouvement dans le Royaume en ce qui concernait les écoles de jeunes

filles, la Galicie gardait un silence dû à la politique consciente du gouvernement et à l'apathie de la société polonaise. Le courant de la littérature publicitaire y était plus faible. Ce n'est qu'entre 1850 et 1860 que les deux partis menant la lutte entre eux se cristallisent.

Le chapitre sept nous fait connaître l'attitude du Grand Duché de Posnanie à l'égard de la question de l'éducation des femmes. En comparaison avec les autres, l'occupation prussienne a joué au XIX<sup>e</sup> s. le rôle le plus faible dans le développement de la question féminine. La discussion qui s'y développait se rattachait presque toujours à l'échange d'opinions opéré sous l'occupation russe. Il en était ainsi vers 1850 quand Estkowski, entièrement sous l'influence de Tańska, émettait ses opinions, de même vers 1870 lorsque Bronikowski essayait à l'aide de son livre de s'opposer au journalisme positiviste de Varsovie. Seul le »Dziennik Domowy« y fut en 1840—1847 un centre d'idées individuelles.

Le chapitre huit présente la discussion des périodiques positivistes de Varsovie dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> s. Cette discussion, dans laquelle s'affrontèrent deux partis, était menée au sujet de quatre problèmes: 1) la lutte pour l'extension des études dans les écoles secondaires de jeunes filles, 2) obtenir le droit d'existence pour les écoles commerciales et de métiers qui se créaient alors, 3) obtenir pour les femmes l'accès aux études universitaires, 4) et, ce qui se relie au précédent, leur ouvrir de nouveaux débouchés de travail. On a analysé ici l'attitude de toute la »jeune presse« des positivistes, les opinions les plus éminentes (Świętochowski, Prądyński, Orzeszkowa) et l'opposition du parti conservateur. L'auteur a présenté les phases de cette lutte en caractérisant les changements économiques dans la vie du Royaume après 1863 en rapport avec la crise économique des propriétaires terriens et la création de la classe cultivée dans les villes.

Le chapitre neuf présente les études des premières femmes polonaises aux universités de Suisse, de France et de Belgique. S'appuyant sur un matériel d'archives étranger, l'auteur traite aussi du développement de la question féminine en Europe occidentale, de l'attitude des universités et de l'opinion publique vis à vis des études supérieures des femmes. Il indique le nombre des

étudiantes polonaises, les résultats et le genre de leurs études, leur milieu social, les conditions de vie dans lesquelles elles travaillaient. Ce chapitre dit également quels étaient les penchants de la société polonaise en Pologne, les relations des colonies d'étudiantes à l'étranger, les motifs et les raisons pour lesquels on allait étudier à l'étranger. Les Polonaises étaient, avec les Russes, les premières étudiantes en Europe. A partir de 1870 elles affluent en masse aux universités de Suisse et de France. Étudiant dans des conditions matérielles très dures, elles devaient briser l'opposition psychique de leur propre milieu et, bien souvent, devaient lutter pour être admises aux universités. Cette première génération d'étudiantes polonaises, de 1870 à 1900, fut une véritable génération de combattantes. Marie Skłodowska-Curie n'est d'abord qu'une modeste gouvernante en province, elle parvient dans la suite au faite de la gloire scientifique mondiale, ses découvertes constituent une époque dans l'histoire de la science. Peut-il exister un plus grand triomphe des dons féminins et une meilleure explication pour la soif de science de la première génération d'étudiantes polonaises?

Enfin le chapitre dix nous apprend quelle fut l'attitude de l'Université de Cracovie et de Lwów à l'égard des efforts que firent les femmes pour avoir accès aux études supérieures d'après le développement de la discussion de la presse en Galicie au cours des années 1870—90. La lutte dans les différentes facultés, la caractéristique de la discussion menée à l'intérieur des universités, le sort des premières étudiantes dans les universités de Galicie — tel est le sujet du dernier chapitre.

- 
18. KOSTRZEWSKI J.: *Związki między najmlodszą fazą kultury lużyckiej a kulturą grobów jamowych okresu późnolateńskiego. (Les rapports entre la phase la plus récente de la culture lusacienne et la culture des tombes à fosse de la période tardive de La Tène)*. Séance du 25 mai 1938

Dans un travail allemand sur la culture tardive de la La Tène dans les régions à l'Est de l'Oder, l'auteur a déjà attiré l'attention en 1914 sur certains rapports entre la culture lusacienne la plus récente et la culture des tombes à fosse provenant de la période tardive de la culture de La Tène. Il considérait cepen-

dant ces rapports comme une preuve que la population de la culture lusacienne s'était maintenue, tout en étant subjuguée par les envahisseurs germains (les Vandales), auxquels il attribuait la culture des tombes à fosse dans le Sud et le centre de la Pologne, jusqu'au début de la période romaine. Si l'auteur avait admis cette hypothèse, c'est surtout à cause du rite funéraire, dans lequel on se servait de tombes à fosse et de tombes à urnes cinéraires avec des débris du bûcher, les unes et les autres étant considérées par la science de cette époque comme quelque chose de tout à fait nouveau par rapport aux tombes à urnes cinéraires sans addition de débris, précédemment en usage. Parce qu'on connaissait le même rite funéraire à l'île de Bornholm déjà du début de la période de La Tène, ou supposa, que la nouvelle idée fut apportée en Pologne avec l'invasion d'une population germanique. Après avoir fait des fouilles, l'auteur s'aperçut toutefois que la coutume de mettre des débris du bûcher dans la tombe était déjà connue en Grande-Pologne à l'époque la plus récente de l'âge de bronze (V<sup>e</sup> période), qu'elle était même exceptionnellement en usage dans la IV<sup>e</sup> période (Lisówki, district de Poznań) et qu'elle s'est maintenue depuis sans interruption jusqu'à la période tardive de La Tène. Le professeur Zakrzewski a enregistré des observations pareilles en Grande-Pologne, tandis que le dr Waga et le licencié Delekta en ont fait autant en Poméranie polonaise. On se rendit compte en outre que, sous l'influence de la culture lusacienne, la culture des tombes à caisse a commencé également à se conformer à cette coutume (Golęcín). Dans ces conditions, l'argument principal pour étayer la thèse, suivant laquelle la population qui ensevelissait les morts dans des tombes à fosse serait originaire des régions nordiques, ne pouvait que s'effondrer, vu qu'on ne peut faire remonter au-delà du commencement de la période de La Tène, les tombes à fosse et les tombes à urnes cinéraires avec des débris du bûcher, qu'on trouve en Scandinavie. En étudiant les rapports du groupe sud de la culture des tombes à fosse de la période tardive de La Tène en Pologne et dans l'Est de l'Allemagne avec les objets remontant à la même période, trouvés au Danemark, rapports sur lesquels insistent les savants allemands, on s'aperçut que dans aucun cas on ne put fournir la preuve que les formes ou les détails du rite funéraire eussent été plus anciens au Danemark que les phénomènes simi-

lares observés en Pologne. On put établir en revanche dans de nombreux cas, que les analogies nordiques sont plus récentes que les phénomènes constatés en Pologne, qu'on dit provenir de celles-ci. Dans cet état de choses, on ne pouvait guère défendre ta thèse que notre population de la période tardive de la La Tène provint du Nord de l'Europe; on pouvait donc supposer qu'elle représente la continuation directe de la population locale plus ancienne, représenté par la culture lusacienne.

L'extension du groupe sud de la culture des tombes à fosse, qui coïncide à peu près exactement avec celle de la culture lusacienne la plus récente, constitue un argument important à l'appui de cette hypothèse. Dans le travail allemand dont il a déjà été question, la ligne qui délimite le groupe septentrional et le groupe méridional de la culture des tombes à fosses, s'étend trop loin au Sud. S'il en est ainsi, c'est parce que l'auteur s'appuyait sur l'apparition de formes nordiques des objets de métal, que le commerce pouvait répandre loin dans la direction sud, comme c'était réellement le cas, de sorte qu'on en trouve jusque dans l'Est de la Petite-Pologne et en Volhynie. Il aurait dû plutôt se baser sur l'extension de la céramique méridionale typique, plus étroitement liée au terrain, qu'on trouve en Grande-Pologne jusqu'à la Noteć, et dont on découvre de très nombreux échantillons dans toute la région de Chelmino en Poméranie et qui apparaît ça et là encore plus au Nord, soit dans le district de Sztum, voire même à Oksywie sur les bords de la Baltique. Si nous admettons que ce territoire fait partie du groupe sud, nous voyons que le domaine d'extension de celui-ci est à peu près identique à celui du groupe le plus récent de la céramique lusacienne, chose difficile à comprendre, si nous supposons qu'après la disparition de la culture lusacienne dans ce territoire, la population a été deux fois remplacée, en d'autres termes, si nous admettions que les représentants de la culture lusacienne y étaient repoussés par la population chez laquelle l'ensevelissement dans des tombes à caisse était en usage, et que celle-ci plus tard a fait place à la culture des tombes à fosse. Il existe cependant encore d'autres affinités entre la culture lusacienne et la culture des tombes à fosses de la période tardive de La Tène. L'auteur a attiré l'attention dans ses travaux antérieurs sur de nombreux traits, communs aux rites funéraires de la culture lusacienne et de la culture des tombes à fosses. Abs-

traction faite de la coutume dont nous avons déjà parlé, qui consistait à mettre des débris du bûcher dans la tombe, rappelons le fait de plier et de briser les armes et d'autres dons funéraires dans un but rituel, voire même parfois l'habitude de brûler sur le bûcher la céramique du défunt; n'oublions pas la coutume de placer dans la tombe de nombreux vases rituels dont le nombre s'élève parfois à plus d'une dizaine dans les tombes provenant de la période tardive de La Tène; mentionnons aussi le fait de déposer des armes dans la tombe, qu'on trouve fréquemment dans le groupe grand-polonais est de la culture lusacienne. Ces deux dernières coutumes, typiques pour la culture lusacienne la plus récente et pour le groupe sud de la culture tardive de La Tène des tombes à fosse, sont absolument inconnues à la culture des tombes à caisse. Les nombreux liens unissant les deux cultures dont nous nous entretenons, se manifestent également dans la poterie. En fait de formes communes qui constituent dans la période tardive de La Tène un héritage de la culture lusacienne, nous pouvons nommer entre autres les écuelles dont le bord est recourbé en dedans, les gobelets à anse verticale, les vases oviformes à deux anses (ces anses sont plus rapprochés de l'arrête dans la période tardive de La Tène), puis les assiettes en forme de disque. Nous pouvons indiquer en outre plusieurs ornements communs aux deux cultures. L'emploi d'objets de métal semblables, est un autre trait commun. Mentionnons à ce propos les boucles de ceinture allongées, pourvues de crochets recourbés en dedans; les boucles, trouvées plus rarement, dont un crochet recourbé en dehors est terminé par un petit disque, tandis que l'autre est recourbé en dedans, un type, que nous rencontrons également dans la culture lusacienne (Granówko). En fait d'autres objets communs, nous pouvons nommer les rasoirs en forme de croissant, les couteaux droits pourvus d'un petit anneau au bout du manche pour pouvoir les accrocher, les pointes de javelots avec une arrête tranchante au milieu, enfin les pincettes dont le manche élargi forme une espèce de tuyau. Malgré les formes communes aux deux cultures, qu'on rencontre tant dans la céramique que parmi les objets confectionnés avec des métaux, on constate évidemment des différences prononcées, qui s'expliquent en grande partie par des influences étrangères agissant sur l'une et l'autre culture. Ainsi, les influences illyriennes déteignaient sur la culture lusa-

cienne, tandis que les influences celtiques avaient une répercussion sur la culture des tombes à fosse. Citons un exemple: la forme principale du groupe sud de la céramique provenant de la période tardive de La Tène, savoir: le vase pyriforme à col cylindrique et à bords évasés, constitue, comme l'auteur l'a montré auparavant, une imitation des vases importés de Capoue par l'entremise des Celtes. Les armes et les ornements (les fibules) sont une preuve encore plus éloquente de la dépendance de la culture de tombes à fosse de modèles celtiques dans la période tardive de La Tène. Quoi qu'il en soit, et ils s'agit là d'un détail important pour le problème dont nous traitons, les formes nouvelles apparaissant dans la période tardive de La Tène, ne sauraient être ramenées dans aucun cas à des prototypes nordiques, vu qu'elles sont uniquement le résultat de fortes influences émanant du Sud; en revanche, une série d'autres formes portent une empreinte manifestement locale et ne sont autre chose que l'héritage légué par la culture lusacienne. Si nous comparons les deux cultures dont nous nous entretenons, nous ne pouvons qu'être frappé par l'absence à peu près complète d'ornements tels que les colliers, les bracelets, et les bagues. Les perles de verre, tellement répandues à l'époque de la culture lusacienne, font également défaut. Ce phénomène s'explique peut-être par l'appauvrissement, conséquence de l'invasion du pays par la population qui enterrait ses mort dans des tombes à caisse; en effet tous ces ornements sont des objets de luxe que la population locale, exploitée par les envahisseurs, ne pouvait plus acquérir. L'absence de perles pourrait également s'expliquer par la circonstance qu'au IV<sup>e</sup> s. av. J. C., les anciennes relations commerciales cessèrent, une fois que les Celtes s'étaient avancés comme un coin entre le territoire où régnait la culture lusacienne et les peuples illyriens, avec lesquels les échanges commerciaux étaient auparavant intenses et qui fournissaient entre autres de perles en verre de provenance égyptiennes. Après avoir passé en revue les nombreux traits communs aux deux cultures étudiées, on ne saurait plus soutenir la thèse que le groupe sud de la culture tardive de La Tène est d'origine nordique; bien au contraire, on doit le considérer comme la continuation de la culture lusacienne la plus récente dont l'extension est presque identique et de laquelle ce groupe a hérité d'une série de traits, qui se manifestent aussi bien dans la civilisation matérielle que dans le rite funéraire.

L'argument le plus probant contre l'hypothèse qu'il existait des liens directs entre la culture lusacienne la plus récente et la culture des tombes à fosse de la période tardive de La Tène, consistait dans la circonstance qu'on n'avait fait jusqu'ici presque pas de trouvailles qu'on aurait pu faire remonter à la période moyenne de La Tène. Or cette lacune vient heureusement d'être comblée par les trouvailles du dr Jażdżewski en Cuyavie, trouvailles dont il a brièvement parlé dans le périodique intitulé »Z otchłani wieków« (»Voix s'élevant de l'abîme du passé«, 1937, p. 119). Åberg ayant fixé à l'an 400 av. J. C. la limite inférieure de la période halstattienne qu'on croyait généralement s'étendre à l'an 500 av. J. C., cette lacune subit une réduction sensible. La difficulté gît moins dans le manque de trouvailles, que dans l'impossibilité d'en fixer exactement la date, les importations illyriennes ayant cessé à la suite de l'invasion celtique, qui empêcha la population de culture lusacienne de puiser dans les sources dont provenaient les marchandises, ces sources se trouvant dans les Alpes orientales et dans le Nord de l'Italie. Cette interruption des échanges commerciaux eut également une répercussion fâcheuse en Scandinavie. On s'en rend compte par le fait qu'Almgren ne réussit à trouver en Gotland que quatre objets provenant de la période moyenne de La Tène, tandis que les trouvailles qui remontaient aux périodes ancienne et tardive de La Tène, étaient très nombreuses. Puisqu'on peut établir à présent que, même en Bohême, la culture lusacienne s'est maintenue jusqu'au commencement de la période tardive de La Tène (Filip), on peut admettre à plus forte raison qu'elle s'est probablement maintenue jusqu'à cette époque en Pologne.

19. KOWALSKI T.: **Wyrazy kipczackie w języku Ormian polskich.** (*Kiptakische Lehnwörter in der Sprache der polnischen Armenier*). Séance du 7 juin 1938

Die kleine, am Flusse Czeremosz, dicht an der polnisch-rumänischen Grenze liegende Stadt Kutry birgt die letzte bis auf den heutigen Tag erhaltene armenische Sprachinsel auf dem Gebiete Polens. Diese wurde im J. 1885 von dem polnischen Sprachforscher J. Hanusz untersucht, dem es gelang, ein ziemlich

ausführliches Glossar des dort gesprochenen armenischen Dialekts zusammenzustellen (veröffentlicht in den Abhandlungen der philologischen Klasse der Polnischen Akademie der Wissenschaften vom J. 1886 unter dem Titel *Sur la langue des Arméniens polonais I, mots recueillis à Kutý au bord du Czeremosz*).

Das Sprachmaterial der Armenier von Kutý weist einen ziemlich hohen Prozentsatz türkischer Lehnwörter auf, die bei einer eingehenden Untersuchung zwei zeitlich gesonderte Schichten erkennen lassen: eine jüngere, südtürkische, vornehmlich aus osmanischen Lehnwörtern bestehende, und eine ältere, nordtürkische, aus kipčakischen Elementen zusammengesetzte. Die letztere zeugt von einem starken türkischen Einfluß, dem die auf dem kipčakischen Gebiet selbst oder aber in dessen Nähe angesiedelten Armenier eine lange Zeit hindurch ausgesetzt waren. Der türkische Einfluß war stellenweise so stark, daß er eine völlige Aufgabe der armenischen Muttersprache und deren Ersetzung durch das Kipčakisch-Türkische zur Folge hatte; in anderen Fällen verursachte er nur eine Überflutung des armenischen Sprachguts durch türkische Lehnwörter. Beides kann bei den in verschiedenen Epochen auf das Gebiet Polens eingewanderten Armeniern beobachtet werden. Ein Teil derselben hat sich bekanntlich ausschließlich eines kipčakisch-türkischen, dem westkaraimischen nahen Dialekts bedient, von dem uns eine kleine Probe seinerzeit von Fr. Kraelitz (*Sprachprobe eines armenisch-tatarischen Dialektes in Polen*, WZKM XXVI 307–324) geliefert wurde; ein anderer Teil dagegen hat zwar die armenische Muttersprache bewahrt, jedoch mit starker Beimischung türkischer Lehnwörter.

Der Verfasser analysiert ca. 40 türkische Lehnwörter in dem Dialekt der in Kutý ansässigen Armenier, die mit Rücksicht auf ihre Form und Bedeutung als kipčakisch aufgefaßt werden müssen oder wenigstens aufgefaßt werden können. Darunter werden Wörter wie *azbar* 'Hof', *bož-anetu* 'verzeihen', *čoča* 'Ferkel', *čhatan* 'Zaun', *čebar* 'nett, fein', *galadži* 'Wort', *χayran* 'Hausflur', *χonax* 'Gast', *jerga* 'Ordnung', *jezna* 'älterer Schwager (= Mann der älteren Schwester)', *kobutak* 'Schmetterling', *korkoratu* 'donnern', *mušχut* 'traurig', *oram* 'Gasse', *orog* 'Spinnrocken', *uskuti* 'Leinen' usw. untersucht und mit ihren Entsprechungen im *Codex Cumanicus*, in den arabisch-kipčakischen Wörterbüchern,

im Westkaraimischen und in den nordkaukasisch-türkischen Dialekten (balkarisch, karačaisch, kumükisch) zusammengestellt. Durch die kipčakische Vermittlung eingedrungene nichttürkische Elemente werden auf gleicher Stufe mit den echttürkischen behandelt.

20. SCHNAYDER G.: **De Heraclidis descriptione urbium Graeciae.**  
Séance du 11 avril 1938

Von den drei einst dem Dikäarch, jetzt dem Herakleides ὁ κριτικός zugeschriebenen Fragmenten (FHG. II 254 sq.) wird auf Grund des ersten, Städtebilder enthaltenden Fragmentes der Perieget mit der alexandrinischen Epoche in Zusammenhang gebracht (I Kapitel). — 1. Der bekanntlich städtische Charakter der hellenistischen Kultur zeigt sich vor allem in dem Interesse des H. für die Urbanistik (Strassenbau, öffentliche Bauten, Privathäuser, Wasserversorgung). — 2. Zu dem Geiste der Epoche gehört auch der Zug zur Natur (Landschaftsmotive, das Zusammenstellen der Bäume mit der Architektur, *χλωρὰ πρόσοψις* ladet zu einem Sommeraufenthalt in Theben), in der der Mensch, nach Biese, ein teilnehmendes Mitgefühl wiederfindet: *ὁδὸς... ἠδεῖα, γεωργουμένη... ἔχουσα ἅ τι τῇ ὄψει φιλόανθρωπον* (I 1, 2). — 3. H. ist weltlich gesinnt. Er lebt in der Zeit des Rationalismus, welcher die Religion durch die praktisch philosophische Ethik ersetzen will. Die Lebenskunst (*εἰς τὸ ζῆν τέχνη*) haben vor allen die Chalkidier durch das tapfere Ertragen des Schicksals erworben, die Tanagrier aber sind durch *αὐτάρκεια* und *φιλεργία* zum Wohlstande gelangt. Zu manchen Stellen der Periegesis werden die zeitgenössischen Komiker herangezogen, zu denen auch diese populäre Weisheit durchgedrungen ist. Es findet sich bei H. auch eine Parallele zu dem horazianischen *quod satis est cui contigit* sqq. Die gemeinsame Quelle dazu wäre natürlich die Diatribe. Der interessante Sünden katalog der Boioter, durch Nauck von der Komödie abgeleitet, hat von dieser nur die Formulierung genommen (cf. Sündeliste in *Persa* des Plautus; Wein- und Speiselisten in den Symposien stammen auch von der Komödie). Die Diatribe ist auch hier die gemeinsame Quelle. Der seltene Ausdruck *ἀκλήρημα* findet sich (zweimal) bei Teles. — H. schreibt seine Charakteristiken der Einwohner in der Zeit, in welcher die Porträtmalerei blüht

und die Charakteristik des Individuums sich in der Biographie kundgibt.

II. Kap. Auf H. wirkt auch die literarische Tradition der Periegeese und Volkskunde. Es werden bei ihm mehrere traditionelle *τόποι* dieser Literatur in der Abhandlung nachgewiesen. Dieser Charakter der Schrift kommt besonders zum Vorschein bei dem Vergleich mit der kurzgefassten Beschreibung der Stadt *Γελωνός* bei Herod. IV 108/9 oder auch mit dem zeitgenössischen Euhemeros. — H. hält sich an eine strenge Disposition; mehrere Dichterzitate erinnern an den Stil der Diatribe. — Neben der traditionellen Form ist auch die Persönlichkeit des Verfassers sichtbar, die sich in subjektiver Reisebeschreibung, vor allem in seiner Wahl der Objekte und in dem kaum wahrnehmbaren Humor kundgibt. Neben den Einflüssen der Epoche verquicken sich hier das Leben mit der Literatur, wie in den Symposien. Der Reiz der Schrift beruht eben auf der gegenseitigen Durchdringung dieser drei Elemente.

III. Kap. Von dem im Jahre 1913 durch Pasquali festgestellten asianischen Charakter der herakleideischen Periegeese leitet jetzt der Verfasser weitere Schlüsse ab: wir haben hier mit einem originellen Fragment zu tun und nicht, nach der Meinung der Gelehrten, mit einem Excerpt. Die kurzen, abrupten Sätze gehen auf die Rechnung der literarischen Maniere des Asianismus. Durch den Epitomator wären die individuellen Züge der Sprache abgeschliffen, so wie es z. B. bei Teles geschah. Der Text ist natürlich entstellt. Wir erwarten eben eine gründliche, kritische Ausgabe des H. von Prof. Fr. Pfister (Würzburg). — Der Reisebericht des H. zeugt von der Expansion des Asianismus auch auf den Gebiet der Periegeese neben dem der Rhetorik und der Geschichtsschreibung. Der Weg würde hier durch die Lobreden zu Ehren der Städte (z. B. Athen. u. Rodos bei Hegesias) führen. — Der Asianismus ist bei unserem Schriftsteller gemäßigt und durch den traditionellen Apparat der Periegeese abgetönt. Seine Städtebilder erinnern an die alexandrinische Kleinmalerei in der Kunst. Die schöne Form war aber für H. nicht wichtiger als der Inhalt. Der Bericht ist treu, doch manches Motiv verlor infolge der Stilisierung seine individuellen Züge (z. B. *δουλεία* der Athener und Chalcidier) oder es wurde ein Motiv eingeführt, das nicht mehr aktuell war (z. B. Gerichtszustände in Theben). Die Periegeese des

H. gehört zu der beliebten hellenistischen Belletristik; solche Schriften waren damals auch in Ägypten gern gelesen (cf. Periegese von Hawara ed. Wilcken).

IV. Kap. Die Zugehörigkeit der drei Fragmente hat man längst erkannt. Die Vereinigung in einem Werke des Reiseberichtes (I Frg.) und einer längeren Beschreibung (II Frg.) widerspricht den üblichen Gesetzen der Komposition. Wir sind hier aber in einer Epoche des griechischen Barocks, wo neue literarische Gattungen auftauchten und manchmal befinden wir uns hier in Verlegenheit (cf. Freib. Alexander Pap. und Heidelb. Pap. nr. 222). So wäre das Werk des H. ein *lusus ingenii* ebenso wie das Einführen des Asianismus nur in die Periegese.

21. ZARĘBSKI I.: **Eneasza Sylwiusza Piccolominiego stosunki z Polską i Polakami.** (*Les relations d'Énée Piccolomini avec la Pologne et les Polonais*). Séance du 16 mai 1938

Le début des relations d'Énée Piccolomini avec la Pologne et les Polonais se place au cours des premières années du concile de Bâle. Des notes dispersées dans ses oeuvres de ce temps sur la Pologne ont un caractère indifférent, sans aucune nuance d'inimitié ni d'amitié.

L'attitude de l'humaniste italien à l'égard de la Pologne ne se dessine plus nettement sous un sens négatif que lors de son séjour à la cour de Vienne, en qualité de secrétaire de Frédéric III. On voit alors paraître l'influence de ses opinions politiques modelées sur les pensées de son maître. C'est de cette époque que proviennent presque toutes les opinions péjoratives sur la Pologne et les Polonais. La part active que prit Énée à la lutte diplomatique pour la succession de Hongrie, lutte menée par la cour de Vienne, suffit à expliquer le caractère politique de son aversion à l'égard de la Pologne, et qu'il exprima d'une façon antipathique et brutale lors de l'affaire du roi Ladislas tombé à Varna. Toute une série de transmissions défavorables à Ladislas — modifiées plus tard sous l'influence d'Oleśnicki — ainsi que la fameuse opinion si répandue plus tard de la fausseté des Polonais sont les produits de cette époque politique. Deux lettres d'Énée (l'une au sultan au nom de Hunyadi et l'autre à Sonnenberg)

inconnues jusqu'ici et qui ne se trouvent pas dans la soigneuse édition de Wolkan, jettent quelque lumière sur l'affaire de Varna; ces lettres se trouvent dans le code de Szembeķ. La lettre politique et philologique au chancelier de la reine Sophie illustre d'une manière précise l'une des méthodes de la lutte politique de Piccolomini. Oleśnicki discuta avec succès les reproches politiques d'Énée; il obtint en effet que ce dernier changea d'opinion non seulement quant à l'affaire de Varna et de Hongrie, mais qu'il nota d'une façon plus élevée la culture matérielle et spirituelle de la Pologne d'alors.

D'entre les contacts personnels, qui datent de l'époque du concile de Bâle, de l'humaniste italien avec les Polonais, la liaison de celui-ci avec le prince Alexandre de Mazovie, évêque de Trente, attire l'attention par sa longue durée. Les affaires du concile, qui les occupaient tous deux, ou l'intérêt matériel de l'Italien, ainsi que, ce qui avait son importance au temps de la suprématie de Vienne, la parenté du prince avec l'empereur créaient des liens entre eux. Énée n'a cependant pas une confiance excessive dans le caractère et l'activité d'Alexandre, il ne le juge point comme un homme éminent ou même simplement utile. Énée n'entretenait que de vagues relations avec la colonie polonaise de Trente; on ne trouve dans ses écrits que quelques mentions sans importance sur Stanislas Sobniowski et Jean de Strzelce.

D'entre les adversaires politiques polonais d'alors du secrétaire impérial, Nicolas Lasocki occupe un peu plus de place dans les mémoires.

La rencontre avec André Gałka acquiert une curieuse expression dans la relation de la dispute religieuse qu'eut Énée avec lui; quant à la connaissance officielle avec Lutek de Brzezcie il la note dans les feuillets de son écrit *De dieta Ratisponensi*. Peu après, il parle de lui comme de son contre-candidat pour le siège épiscopal de Warmie.

Les relations entre Długosz et Énée se présentent d'une façon beaucoup plus ample et plus expressive. Cet intermédiaire entre Piccolomini et Oleśnicki ne joue pas un rôle indépendant. Il s'en rend compte lui-même et souligne son rôle secondaire très honnêtement. Lorsqu'il le faut, il accorde à l'Italien un talent incontestable mais, à la fin, il formule son attitude critique à l'égard de sa connaissance de la Pologne. Son patriotisme offensé ignore

dans son *Histoire* l'existence des relations entre Oleśnicki et Énée; il souligne exprès d'une manière critique la rétractation des opinions de l'Italien sur les questions ecclésiastiques pour affaiblir son jugement sur la Pologne. Długosz le premier donna à Énée la réputation d'ennemi de la Pologne.

Dans son *Histoire*, Długosz profite abondamment des oeuvres dûes au talent d'Énée. Il exploite surtout la *Bohemia*, et disperse dans tous ses livres les notions qu'il y a empruntées. Des 34 chapitres de la *Bohemia* lesquels répondent chronologiquement aux dix premiers livres de l'*Histoire*, Długosz en exploite à différent degré 22. Il profite encore plus largement de l'oeuvre d'Énée dans les livres suivants. La *Bohemia* est ici, en ce qui concerne l'affaire hussite, presque l'unique source et la mieux exploitée. Des 37 chapitres de la partie suivante de la *Bohème*, Długosz en exploite 26; certains d'une façon très particulière, en entier ou presque en entier, extirpant des autres des parties plus ou moins grandes de notions nécessaires, parfois une seule phrase seulement. La méthode qui consiste à créer des chapitres séparés pour les notions tirées de la *Bohème*, ou bien à employer celles-ci pour la fin ou le début des chapitres, prouve que notre historien ajoutait au manuscrit déjà prêt les notions de la *Bohème*, s'épargnant ainsi la peine de transformer des chapitres déjà terminés. Długosz est en général fidèle au sujet des connaissances exploitées. Il les transcrit exactement ou les abrège de quelques détails, délaissant celles qui rehaussaient la gloire des Tchèques ou étaient défavorables à la Pologne, les complète enfin par des détails qu'il connaissait lui-même. Pour l'exploitation de la *Bohème*, le style élégant de l'Italien ne constituait pas le dernier mobile.

Les longues relations d'Énée avec l'évêque Oleśnicki, qui commencèrent par la lettre de Piccolomini en 1442 et se terminèrent à la mort de l'évêque en 1455, passèrent par différentes phases au cours des années: de la lettre du pauvre humaniste-familier qui se recommandait à la grâce du puissant évêque, par la correspondance au caractère nettement politique et polémique, jusqu'aux relations entretenues uniquement *litterarum causa*, et dont le point culminant est la discussion humaniste sur la valeur, les buts et les méthodes de la création poétique. Le caractère désintéressé et humaniste de ces relations fut exprimé d'une excel-

lente façon dans les souvenirs écrits après la mort de l'évêque, souvenirs pleins d'estime et de mémoire reconnaissante. Les expressions défavorables à la Pologne furent remplacées par d'autres moins sévères dans les manuscrits d'Énée, un changement presque total d'opinion sur la politique de la Pologne dans la question hongroise, la réhabilitation de Ladislas ou la juste appréciation de la culture polonaise que l'on remarque dans les oeuvres de la maturité de Piccolomini — tout cela fut le résultat de ces relations.

Le passage *De Polonia* dans *Europa* de 1458 est l'expression la plus réfléchie des opinions d'Énée sur la Pologne. Un bref essai géographique et historique donne au lecteur des informations en général exactes et ne répète plus les anciens reproches non fondés. Énée recueillait partout des notions sur la Pologne, principalement dans les sources de l'Ordre des Teutons; on remarque aussi dans certaines oeuvres le résultat d'observations ou d'expériences personnelles, comme par ex. lorsqu'il note la coutume de donner des fourrures en présent comme *mos gentis* ou qu'il fait une description colorée des costumes de la délégation de Jacob de Siennes ou de Rytwiański.

La description de la Lituanie, pour laquelle les informations de Jérôme de Prague constituèrent la source principale, contient encore beaucoup de mentions défavorables comme précédemment. De curieuses modifications se produisirent dans la caractéristique du roi Ladislas Jagellon, notamment dans l'appréciation de son rôle à la bataille de Grünwald. Le passage de *De viris illustribus* (1444—50) défavorable à la Pologne et à ce roi fut remplacé par trois fois par des descriptions véridiques. L'anecdote sur la gourmandise de Świdrygiełło et la description de sa mort terminent le tableau des connaissances d'Énée sur la Lituanie. La brève description de la Silésie dans l'*Europe* avec celle du personnage du prince Bolko d'Opole ou l'anecdote plus ancienne sur l'un des princes silésiens fondateur d'un singulier asile pour les chiens, épuise presque complètement les maigres connaissances d'Énée sur la Pologne et les pays qui s'y rattachent.

Il est difficile d'établir avec exactitude quelle fut l'influence des écrits de Piccolomini sur les auteurs polonais au cours des différents siècles et de définir jusqu'à quel point ses oeuvres étaient connues. Énée fut tout d'abord célèbre comme épistographe.

Le traité de Bâle sur le pouvoir du concile et du pape était très connu et souvent copié. Sędziwoj de Czechło donne une preuve de la connaissance des lettres d'Énée par sa lettre sur la coutume du »tutoiement«; d'autre part, on trouve dans un code à son nom à la Bibliothèque des princes Czartoryski la copie d'un traité antiturse d'Énée. Au XV<sup>e</sup> s. un auteur inconnu transcrit presque littéralement la lettre d'Énée à l'archiduc Sigismond et la dédie comme sienne au pieux Casimir, prince héritier. De nombreuses éditions des lettres d'Énée étaient la propriété privée de bien des personnages plus ou moins connus au XVI<sup>e</sup> s. et dont l'intérêt se traduit par de fréquentes annotations en marge, soulignant généralement l'inimitié de Piccolomini pour la Pologne.

La nouvelle sur Euriale et Lucrece fut très lue au XVI<sup>e</sup> s., ce dont nous voyons la preuve dans la bonne traduction polonaise en vers de Christophe Golian et l'adaptation latine en vers de Mirek-Myreccus de Sącz.

Les oeuvres historiques et géographiques étaient les plus lues. Jean de Głogów en profite dans ses cours, un autre professeur, Jean Stobnica, fit à l'usage des étudiants un extrait (*Epitome*) de l'*Europe*, qu'il élargit à l'aide d'additions individuelles sur la Pologne, entre autres par l'addition bien connue *arte mathematica celebris* à la louange qu'Énée fait de l'Université de Cracovie. La *Bohemia* est la lecture des jeunes Łaski au cours de leurs études à Bologne, Biernat de Lublin la lit également. On se servait de l'autorité d'Énée lors du premier interrègne et de la rébellion de Zebrzydowski ou lors de la discussion sur l'abolition du célibat. Les historiens polonais accusent la plus grande connaissance des oeuvres historiques d'Énée. Tous, que ce soit Długosz, Miechowita ou Decius, Kromer ou Bielski, exploitent à différents degrés les connaissances de Piccolomini. Tous, d'accord avec Długosz, constatent son aversion à l'égard de la Pologne, et en voient la raison dans le fait qu'on lui refusa l'évêché de Warmie — ce qui n'est point exact — ou dans les influences étrangères; ils discutent avec lui d'une manière plus ou moins réussie. Kromer a fait la critique la plus objective des connaissances sur la Pologne, Bielski, par contre, le plus superficiellement.

Le jugement de Długosz sur Énée ennemi de la Pologne,

répété au cours des siècles suivants, a persisté — certainement grâce à son autorité — jusqu'à aujourd'hui. Cependant, si l'on prend en considération, que les opinions d'Énée sur la Pologne subirent une modification essentielle dans les oeuvres de la maturité de l'auteur, que Piccolomini lui-même constate la précipitation des jugements primitifs défavorables à la Pologne (*non saepe adverti stylum*), que ses oeuvres les plus lues, signées par l'autorité cardinalice ou papale, ne renferment rien de péjoratif ou d'inexact sur la Pologne, que de plus ces oeuvres ont joué le rôle important et profitable à la Pologne d'être au XV<sup>e</sup> s. les seuls honnêtes informateurs pour les grandes chroniques mondiales, ce jugement doit subir une grande modification. Grâce à l'oeuvre d'Énée la grande chronique mondiale de Jacob Foresta-Bergomas, très lue en Occident, corrigea ses connaissances jusqu'alors presque humoristiques sur la Pologne et compléta les manques frappants dans ce domaine. M. Antonius Coccius Sabellicus ou Jean Boëmus s'appuient sur les oeuvres d'Énée et même des écrivains comme Hartman Schedel, Nauclerus ou Münster, y cherchent des informations sur la Pologne et les pays qui s'y rattachent. Les oeuvres de Piccolomini ont donc joué la rôle d'informateur sur la Pologne, non seulement sans causer de préjudice à celle-ci, mais à son véritable profit.

---

## BIBLIOGRAPHIE POUR AVRIL—JUN 1938

Archiwum Filologiczne, nr 13. Kraków 1938, 8°, str. 45 + 2 tabl. (*Archives de Philologie, n° 13. Cracovie 1938, 8°, 45 p. + 2 pl.*).

Treść (*Contenu*): G. Przychocki: De Menandri Comici codice in Patriarchali Bibliotheca Constantinopolitana olim asservato.

Archiwum Komisji do dziejów oświaty i szkolnictwa w Polsce, nr 4. Kraków 1938, 8°, str. 274. (*Archives de la Commission pour l'étude de l'histoire de l'instruction et de l'enseignement en Pologne, n° 4. Cracovie 1938, 8°, 274 p.*).

Treść: H. Barycz: Polacy na studiach w Rzymie w epoce Odrodzenia (1400—1600). (*Contenu: Les étudiants polonais à Rome à l'époque de la Renaissance [1400—1600]*).

Archiwum Komisji Historycznej, tom XII, część II. Kraków 1938, 8°, str. 219—430. (*Archives de la Commission historique, t. XII, II<sup>e</sup> partie. Cracovie 1938, 8°, p. 219—430*).

Treść: Zbiór formuł zakonu dominikańskiego prowincji polskiej z lat 1338—1411, przedłożył do druku O. J. Woroniecki, poprzedził wstępem i wydał ks. dr J. Fijałek, indeksy opracował A. Vetulani. (*Contenu: Recueil des formules de l'ordre des dominicains de la province polonaise [1338 à 1411]. Ouvrage présenté par le R. P. J. Woroniecki avec une introduction de l'abbé J. Fijałek et des index préparés par A. Vetulani*).

Bulletin International de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres. Classe de Philologie, Classe d'Histoire et de Philosophie. N° 1—3 I—II, Janvier—Mars 1938. Cracovie 1938, 8°. p. 1—52.

Contenu: Comptes rendus de l'Académie pour janvier—mars 1938. p. 1. Bibliographie pour janvier—mars 1938, p. 49. Résumés. A. Kłodziński: Ein, oder zwei Aufstände des Vogtes Albert, p. 3. T. Kowalski: Compte rendu de l'excursion dialectologique en Dobroudja, faite du 10 sep-

tembre au 1 octobre 1937, p. 7. M. Małecki: Les dialectes slaves dans le Banat roumain, p. 13. M. Małecki et G. Nandris: Remarques sur les dialectes polonais en Bucovine, p. 16. M. Patkaniowski: La politique urbaine de Casimir le Grand, p. 22. St. Pigoń: L'histoire du théâtre scolaire en Pologne au XVII<sup>e</sup> s., p. 29. T. Sinko: Ad Hesiodi Theogoniam 603—612 (de matrimonio), p. 33. Ludwik Sternbach: Le droit de succession dans l'Inde ancienne d'après l'Āpastambīya-Dharmasūtra, le Baudhāyana-Dharmaśāstra, le Bṛhaspati-Smṛti, le Gautamīya-Dharmaśāstra, le Kautīya-Arthaśāstra, le livre XIII du Mahābhārata, le Mitākṣarā, le Mānava-Dharmaśāstra, le Nārada-Smṛti, le Vasiṣṭha-Dharmaśāstra, le Vaiṣṇava-Dharmaśāstra et le Yājñavalkya-Dharmaśāstra, p. 35. W. Strzelecki: De Senecae trimetro iambico questiones selectae, p. 46. A. Turyn: Pindari carmina cum fragmentis, p. 48.

Kwartalnik Filozoficzny, t. XV, zesz. 1. Kraków 1938, 8<sup>o</sup>, str. 1—94. (*Revue Philosophique Trimestrielle*, t. XV, fascic. 1. Cracovie 1938, 8<sup>o</sup>, p. 1—94).

Treść: H. Willman-Grabowska: Pojęcie i wyrażenie czasu w Wedach i Brāhmana, str. 1. Z. Lissa: O komizmie muzycznym, str. 23. J. Kuczyński: O twierdzeniu Gödla, str. 74. Sprawozdania, str. 81. Książki i czasopisma, str. 92. (*Contenu: H. Willman-Grabowska: L'idée du temps et la manière de l'exprimer dans les Védas et les Brāhmanas*, p. 1. Z. Lissa: *Du comisme dans la musique*, p. 23. J. Kuczyński: *Le théorème de Gödel*, p. 74. *Comptes rendus*, p. 81. *Livres et périodiques*, p. 92).

Polski słownik biograficzny, tom IV, zesz. 3 (ogólnego zbioru zeszyt 18) (Czapski Mikołaj—Czartoryski Michał). Kraków 1938, 4<sup>o</sup>, str. 193—288. [*Dictionnaire biographique polonais*, t. IV, fascic. 3 (fascic. 18 de la collection complète) (Czapski Nicolas—Czartoryski Michel). Cracovie 1938, 4<sup>o</sup>, p. 193—288].

Prace Komisji etnograficznej, nr 17. Kraków 1938, 8<sup>o</sup>, str. 96. (*Travaux de la Commission ethnographique*, n<sup>o</sup> 17. Cracovie 1938, 8<sup>o</sup>, 96 p.).

Treść: J. Gołąbek: Car Maksymilian (widowisko ludowe na Rusi). (*Contenu: J. Gołąbek: Le tsar Maximilien — un spectacle populaire en pays ruthènes*).

Studia Ekonomiczne (*Economic Studies*) V. Kraków 1938, 8<sup>o</sup>, str. 82. [*Etudes économiques (Economic Studies) V. Cracovie 1938, 8<sup>o</sup>, 82 p.*].





## Table des matières

---

	Page
N° 4—6.	
Comptes rendus de l'Académie pour avril—juin 1938 . . . . .	53
Séance publique annuelle de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres . . . . .	55
Bibliographie pour avril—juin 1938 . . . . .	106
Résumés.	
11. <b>Ciesielska-Borkowska St.</b> : Le mysticisme espagnol et son infil- tration en Pologne . . . . .	58
12. <b>Dobrowolski K.</b> : Recherches sur les groupements ethnographiques des Carpathes Occidentales . . . . .	63
13. <b>Dobrowolski K.</b> : Contributions aux influences roumouno-balca- niques dans la culture populaire des Carpathes Occidentales. . . . .	68
14. <b>Dyboski R.</b> : Matthew Arnold and English Intellectualism . . . . .	73
15. <b>Gębarowicz M.</b> : Vitruve en Pologne au XV-e s. . . . .	80
16. <b>Harassek S.</b> : L'oeuvre littéraire telle que la conçoit Romain In- garden . . . . .	84
17. <b>Hulewicz J.</b> : La lutte des femmes polonaises au XIX-ème siècle pour acquérir l'instruction universitaire . . . . .	87
18. <b>Kostrzewski J.</b> : Les rapports entre la phase la plus récente de la culture lusacienne et la culture des tombes à fosse de la pé- riode tardive de La Tène . . . . .	91
19. <b>Kowalski T.</b> : Kipčakische Lehnwörter in der Sprache der polni- schen Armenier . . . . .	96
20. <b>Schnayder G.</b> : De Heraclidis descriptione urbium Graeciae . . . . .	98
21. <b>Zarebski I.</b> : Les relations d'Énée Piccolomini avec la Pologne et les Polonais . . . . .	100

---